LETTRE
D'UN
FRANÇOIS
A UN
ANGLOIS,
SUR
LES MOYENS QUI ONT OPÉRÉ
LA
RÉVOLUTION DE *FRANCE*,
ET SUR
LES EFFETS QU'ELLE A PRODUITS.

Imprimée à *PARIS*:
Réimprimée à *LONDRES*,
Par T. Spilsbury & Fils, Snow-hill,
Pour T. Hookham, N° 147, New, & N° 15, Old Bond-Street; & J. Carpenter, Charles-street, Grosvenor-Square.
1791.

ERRATUM.

Page 33, ligne 9, pour *ligne*, lifez *ligue*.



LETTRE

D'UN FRANÇOIS, &c.

10 *Juin* 1791.

JE n'ai point oublié, Monfieur, l'engagement que je pris avec vous, en partant la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir chez Milady***. Vous voulez entendre, fur la Révolution de France, le récit d'un témoin oculaire, dont la fidélité vous eft affurée, & pour lequel vous avez bien voulu concevoir quelque eftime; je me rends à vos défirs.

Je ne difcuterai point les Décrets de l'Affemblée Nationale; ils font entre les mains de tout le monde: vous pouvez les rapprocher des principes établis par les plus célèbres Publiciftes de l'Europe. Je me borne à vous tracer une hiftoire fort abrégée des moyens employés pour opérer la Révolution, & des effets qu'elle a pro-

duits dans ce royaume. Elle ſera bien imparfaite, & je ſens à regret qu'il manquera bien des traits au tableau ; mais j'écris à la hâte, privé des notes que j'ai laiſſées en arrière, & ſans autre ſecours que celui de ma mémoire. Dans la multitude d'événemens qui ſe ſont paſſés ſous mes yeux, pendant le court eſpace de deux années, ſouvent les premières impreſſions ont été détruites par des impreſſions ſuivantes ; j'ai conſéquemment oublié quelques faits. Mais il en eſt pluſieurs (& ce ſont les ſeuls que je veuille vous rapporter) qui m'ont frappé plus profondément, & dont le ſouvenir eſt encore diſtinctement préſent à ma penſée.

Au mois de Mai 1789, les Etats-généraux s'ouvrirent à Verſailles dans la forme antique du royaume. Le Tiers Etat, enflé de ſa double repréſentation, s'indigna bientôt des barrières qui le ſéparoient des deux premiers Ordres, & s'agita pour les renverſer. J'aſſiſtai fréquemment à ſes ſéances lorſqu'il étoit encore iſolé. Aux déclamations véhémentes, aux attaques fougueuſes que j'y entendis contre le Clergé & la Nobleſſe, je compris ſans peine que, ſi le projet n'en étoit pas entièrement formé, l'opinion dominante tendoit à les ſubjuguer l'un & l'autre ; & je prévis que,

s'ils se laissoient entraîner dans la Chambre commune, elle deviendroit bientôt leur tombeau. Sans doute ils présageoient ainsi eux-mêmes, puisqu'ils résistoient à toutes les instances, à tous les piéges qu'on leur tendoit. Les chefs de la Révolution, qui déjà s'étoient rapprochés, résolurent d'arracher par la terreur, ce qu'ils ne pouvoient obtenir par des intrigues & des sophismes. Ils comprirent qu'ils pouvoient dominer Versailles par la Capitale, & que, pour remuer la Capitale à leur gré, il falloit d'abord y anéantir la force militaire, qui auroit arrêté leurs opérations, & ensuite se créer une force nouvelle en soulevant la multitude. Tel fut le plan, qui de Paris fut ensuite étendu à tout le royaume avec un succès effrayant. On répandit donc parmi les Gardes Françoises l'argent, le vin, les calomnies : quelques soldats venoient de mourir ; on débita qu'ils avoient été empoisonnés par leurs chefs ; on ajoutoit que les Officiers de chaque quartier avoient formé le complot de jeter du poison dans les chaudières ; & en même tems qu'on égaroit ces malheureux soldats par la défiance, on leur prodiguoit, dans les jardins du Palais-Royal, du vin, des liqueurs, & des filles. Je les ai moi-même observés des fenêtres d'un restaurateur, chez lequel la curiosité me conduisoit quelquefois.

J'ai vu leur joie, leur ivreſſe, leurs danſes, qu'ils interrompoient de temps en temps pour entendre les harangues des motionnaires. Je ne puis vous dire combien ce ſpectacle attriſtoit mon âme, & quels ſiniſtres préſages il portoit à ma penſée.

Pendant qu'une partie des agens de la Révolution ſoulevoit ainſi le régiment des Gardes, d'autres travailloient avec le même ſuccès à ſoulever le peuple de la Capitale : ils avoient dirigé principalement leurs manœuvres ſur l'immenſe fauxbourg St. Antoine, qui contient une multitude prodigieuſe d'ouvriers. Un des citoyens les plus humains, les plus généreux, fut choiſi pour première victime ; la calomnie arma contre le Sieur Réveillon ſes propres ouvriers : bientôt ils ravagèrent les atteliers qui les avoient fait vivre, & demandèrent la tête d'un maître, qui, l'hiver précédent, les avoit nourris gratuitement près de trois mois, lorſque la rigueur exceſſive du froid interrompit tous les travaux. La révolte devint générale dans le Fauxbourg : les troupes furent commandées ; le peuple fit réſiſtance : diverſes décharges de fuſils renversèrent un grand nombre ſur la place. A la vue des canons, le reſte prit la fuite en s'écriant, *Nous avons été trompés*. C'eſt qu'en effet on leur avoit dit

qu'ils pouvoient tout ofer, que les foldats ne tireroient pas contre eux. Le Sr. Corroller, membre de l'Aſſemblée Nationale, déjeûnant un jour chez M. Malouet, avoua, dans un heureux moment de franchiſe, que lui & pluſieurs autres de ſes confrères, avoient ſoufflé la révolte dans les atteliers du Sr. Réveillon. *Ab uno diſce omnes.* (1)

Pour communiquer aux provinces l'eſprit de frénéſie qui agitoit déjà la capitale, on entretenoit une correſpondance journalière dans les baillages. Les chefs des Communes ſe réſervoient dans le cabinet la conduite des affaires, & l'honneur des motions dans les ſéances publiques de leur Chambre. Ceux à qui la nature avoit refuſé le don de la parole, & qu'elle avoit condamnés à l'obſcurité, furent honorés du département des calomnies pour les provinces; & ſuivant le zèle

---

(1) Voyez la procédure du Châtelet ſur les forfaits du 6 Octobre. Je ne l'ai plus ſous les yeux; mais je me rappelle que M. Taillardat de Maiſon-neuve (depoſit. 121) atteſte qu'au déjeûner de M. Malouet, le Sr. Coroller avoua que lui & ſes amis avoient ſoulevé le peuple contre Réveillon, contre M. l'Archevêque de Paris; qu'ils avoient eu le projet de faire brûler le Palais Bourbon, & qu'il étoit membre d'un Comité, ſeul établi pour corrompre l'armée.—Huit jours après le déjeûner de M. Malouet, je ſavois l'aveu de M. Coroller.

qu'ils témoignoient, on les chargeoit encore d'échauffer les cafés de Paris, & de haranguer le peuple ſur les tretaux du Palais-Royal. J'ai vu la correſpondance de quelques-uns : on m'a fait lire dans divers lieux du royaume les lettres qu'ils avoient écrites à différentes époques, & je puis vous certifier qu'ils ſe ſont acquittés de leur emploi avec une conſtance infatigable, & tout le talent que la providence leur a départi. Ils commencèrent par répandre que le Clergé, la Nobleſſe, étoient les ennemis du bien public. Ils peignirent leur attachement à l'ancien droit du royaume comme une opiniâtreté à repouſſer les moyens de ſalut propoſés par le Tiers. Dès-lors les deux premiers Ordres furent à la fois menacés dans leurs propriétés en province, & dans leurs perſonnes à Verſailles. On venoit d'y appeler la populace, & ce n'étoit plus qu'à travers les huées, les inſultes, les menaces, qu'ils pouvoient pénétrer dans leur Chambre particulière. Le Clergé ſur-tout étoit traité avec plus d'inſolence. M. le Cardinal de la Rochefoucault, & M. l'Archevêque de Paris furent chargés d'aller à Marly prier le Roi de vouloir bien ordonner quelques meſures qui aſſuraſſent la liberté des opinions dans les ſéances. Une démarche ſi juſte, ſi raiſonnable, fut traveſtie par les mêmes hommes qui

avoient mis le feu dans les atteliers de Réveillon (2). On repréfenta M. l'Archevêque arrivant à Marly avec des projets fanguinaires, tombant aux genoux du Roi, un Crucifix de bois à la main, & l'exhortant, au nom du Sauveur des hommes, à faire maffacrer le peuple & fes fidèles repréfentans. L'ami des pauvres, l'ami de l'humanité, le pieux Archevêque faillit à devenir victime de cette atroce abfurdité. Son carroffe fut affailli de pierres; & fi un détachement de Gardes-du-corps n'eût volé promptement à fon fecours, il étoit lapidé.

Cependant l'audace alloit en croiffant, & les menaces fe dirigeoient droit au Trône. La Famille Royale, épouvantée, crut que, pour conjurer l'orage, il falloit enfin déterminer la Nobleffe à céder. Le Roi témoigna qu'il défiroit qu'elle fe réunît avec le Clergé à la Chambre du Tiers. M. le Comte d'Artois écrivit encore d'une manière plus preffante. La réunion s'effectua; elle étoit depuis long-temps annoncée comme le feul moyen de falut pour la Nation : elle fut l'époque de tous les défaftres.

Plufieurs Députés Nobles ou Eccléfiaftiques fe rendirent dans leurs baillages pour obtenir de

---

(2) Voyez la Note ci-devant.

nouveaux mandats qui les autorisassent à délibérer en commun. Ils trouvèrent qu'ils y avoient été précédés par des calomnies de toute espèce. Plusieurs coururent les risques de la vie. M. de Cazalès, à son arrivée, se vit enveloppé par une multitude de paysans, qui demandoient sa tête. C'est lui, se disoient-ils dans leur jargon, qui a conseillé au Roi de faire égorger les vieillards & les enfans ; ce fut à grande peine que, de l'impériale de la voiture, il parvint à obtenir un délai ; il eut besoin de toute son éloquence pour persuader qu'en se constituant prisonnier entre leurs mains ils seroient toujours à même de le pendre dans quinze jours, si l'Assemblée jugeoit qu'il eût mérité la mort. Il écrivit de sa prison à M. Necker, & à l'Assemblée, & ce ne fut guères qu'à la réponse énergique du Ministre qu'il dût la liberté & la vie. L'Abbé Maury courut aussi les plus grands dangers à Péronne ; il vit les sabres levés sur sa tête pendant une captivité de plusieurs jours ; & pour échapper à de nouvelles poursuites, il fut obligé, en retournant à Versailles, d'errer la nuit à travers les campagnes.

Trois semaines s'étoient à peine écoulées après ces événemens, que l'on méditoit de nouvelles scènes dans la capitale. Le Palais Bourbon étoit marqué

marqué pour le pillage & l'incendie. La retraite inopinée de M. Necker le ſauva des flammes. L'occaſion parut favorable & déciſive pour opérer un ſoulèvement; elle fut ſaiſie. L'alarme fut auſſitôt répandue dans Paris; tout étoit perdu: l'ami du peuple étoit chaſſé; les Ariſtocrates alloient dominer, leurs projets de ſang éclateroient bientôt; l'armée raſſemblée autour de Paris alloit le réduire en cendres: ces extravagances eurent un effet prodigieux. Le Dimanche au ſoir, dans le Palais-Royal, Camille Deſmoulins prêche la révolte un piſtolet à la main; les brigands accourent de toute part, ſe répandent dans les divers quartiers, parcourent la capitale, font fermer les Spectacles, hurlent pendant la nuit, & reparoiſſent plus nombreux au jour, armés de piques, de ſabres, de couteaux, de fuſils, de piſtolets. Les citoyens tremblent pour leurs foyers, ſe réuniſſent précipitamment dans leurs diſtricts, au bruit des tambours, au ſon des tocſins de toutes les égliſes; ils traitent tumultuairement de leur ſalut: des émiſſaires de ſang-froid ſe préſentent au milieu d'eux, élèvent encore l'épouvante, & dirigent à leur gré la multitude.

Le Mardi matin, cent mille hommes ſe portent à l'hôtel des Invalides, enfoncent les arſenaux,

& reviennent armés de fusils ; ils courent à la Bastille, dont les portes sont surprises ou livrées, entraînent le Gouverneur avec quelques malheureux Invalides, les immolent sur la place de Grêve, & avec eux M. de Fleiselles. Je ne vous parlerai point des cruautés effroyables commises ensuite sur MM. de Foulon & Bertier; je ne vous représenterai point la tête sanglante du beau-père, offerte avec violence aux embrassemens de son gendre, & ensuite placée sous ses pieds. Je ne vous représenterai point le peuple appelant ses victimes avec des hurlemens de bêtes féroces, se jetant sur l'infortuné Bertier, arrachant son cœur, & le déposant tout palpitant sur la table de l'hôtel-de-ville, à la vue des Représentans de la Commune. La plume se refuse à retracer ces scènes de Cannibales.

Les mêmes hommes qui portoient sur des piques la tête des Launay, des Fleiselles, des Foulon, des Bertier, & traînoient en triomphe les tronçons de leur cadavre, avoient promené la veille les bustes de M. le Duc d'Orléans & de M. Necker. Tout ce que la reconnoissance & l'enthousiasme purent imaginer fut prodigué à M. d'Orléans ; tout ce que l'enfer peut forger de calomnies, fut répandu parmi le peuple contre

la perſonne ſacrée du Roi & de la Reine. Tous les yeux, tous les ſentimens étoient fixés ſur le Prince; toutes les bouches le combloient de bénédictions: ſes largeſſes, ſon amour pour le peuple, la pureté de ſon patriotiſme, étoient célébrés dans tous les quartiers; il n'avoit plus qu'à ſe montrer, & certainement il étoit proclamé Souverain dans la capitale (3). On ne voyoit au contraire dans le Roi & la Reine que les ennemis de la Nation, que des tyrans altérés du ſang des François, & reſpirant la ruine & le carnage (4). La frayeur diſpoſe les eſprits à

(3) Le Comte de Mirabeau vouloit que M. le Duc d'Orléans ſe montrât à Paris le jour que le Roi ſe rendoit à l'hôtel-de-ville; & comme il ne pouvoit perſuader au Prince de tenter cette démarche: "Quoi, Monſeigneur," lui dit-il en le quittant avec indignation, "le trône eſt à quatre lieues "de vous, & vous n'y marchez pas!... Il eſt donc écrit que "Mirabeau ne ſera jamais rien."

(4) Le jour de la priſe de la Baſtille, la portière de l'hôtel où je logeois, entre chez moi.—"Ah! Monſieur, quelle abo-"mination! aurions-nous pu le croire?"—"Mais, qu'avez-"vous à m'annoncer?"—"La Reine écrivoit à M. Delau-"nay de tenir ferme, qu'elle lui enverroit des ſecours, & que "*le plus beau jour de ſa vie ſeroit celui où elle laveroit ſes mains* "*dans le ſang des François*."—"Calomnie! impoſture!" lui criai-je; "retirez-vous, vous me faites horreur!"...— "Non, Monſieur, c'eſt très-vrai, la lettre a été lue publique-

recevoir les plus grandes abſurdités. On fut généralement perſuadé à Paris que les troupes alloient faire le ſiége de la ville, la bombarder à boulets rouges, paſſer tous les habitans au fil de l'épée ; & on ne doutoit pas que le digne & vertueux Maréchal de Broglie (dont l'innocence a été depuis juridiquement reconnue au Châtelet) ne dût marcher à la tête de cet horrible expédition. Nuit & jour, des fanatiques parcouroient les rues annonçant, tantôt M. le Prince de Condé à la Barrière du Trône, tantôt M. le Comte d'Artois à la Barrière d'Enfer, avec trente mille hommes. D'autres publioient qu'on avoit vu les dragons s'enfoncer ſous les carrières

---

" ment dans le carrefour ; j'y étois, je l'ai entendue : on l'a " ſaiſie dans les paquets d'un poſtillon de la Reine."—— Je m'informai de ce fait, & j'appris qu'on avoit habillé un poſtillon à la livrée de la Reine ; qu'on l'avoit chargé de cette lettre ; qu'on l'avoit fait arriver par le chemin de Verſailles, en le prévenant qu'il ſeroit arrêté dans telle rue, qu'on lui demanderoit ſes paquets, qu'il réſiſteroit juſqu'à la dernière extrémité. Le poſtillon arrive, paſſe dans le quartier convenu, eſt arrêté, veut ſe défendre, eſt menacé de la mort, & livre ſes paquets : on ouvre, & on fait lecture de la lettre au peuple.——Peuple malheureux ! non, tu n'es pas coupable ; ce ſont les monſtres qui t'égarent, qui méritent tous les ſupplices de l'enfer.

de Paris, & qu'ils apparoîtroient tout-à-coup dans les rues; d'autres assuroient que les carrières étoient chargées de poudre, & que les fauxbourgs St. Jacques & St. Germain, sauteroient d'un instant à l'autre (5). Pour accréditer ces alarmes, on dépavoit les rues, on y pratiquoit des fossés, des retranchemens; on mettoit les voitures en travers; on portoit les pavés au cinquième étage, pour écraser la cavalerie au moment où elle alloit paroître. Les foibles habitans de Paris croyoient à toutes ces impostures, comme, au temps de Cromwell, le peuple de Londres se laissa persuader que les Royalistes avoient miné la Tamise pour faire sauter la rivière,

---

(5) Les mêmes impostures se répandoient à Versailles; on avoit, disoit-on, pratiqué un souterrain, des écuries de M. le Comte d'Artois à l'Assemblée Nationale; les poudres étoient disposées pour faire sauter les Députés. Il se disoit publiquement alors, qu'un Député trompé lui-même, ou voulant en tromper d'autres, avoit ramassé une poignée de terre au-dessus de la mine, & qu'en la présentant à ses voisins, il s'étoit écrié: « Ne trouvez-vous pas qu'elle sente la poudre « à canon?» Vous rirez de cette anecdote, parce que vous êtes de sang-froid, & loin de la scène; mais vous n'imaginez pas les terribles effets que produisent ces absurdités sur l'imagination du peuple, dans les temps de fermentation & d'alarme.

& noyer tous les Puritains à la fois. Fatigués, froiſſés d'anxiétés & d'alarmes, les aveugles Pariſiens s'attachoient davantage aux auteurs de tous leurs maux, & dans leur injuſte fureur ils n'en accuſoient que le Roi, la Reine, le Clergé, la Nobleſſe, & tout ce qu'ils appeloient alors les *Ariſtocrates*. C'eſt au milieu de tant de troubles & de dangers, que le Roi réſolut de paroître dans ſa capitale, pour lui redonner la paix, & reconquérir des cœurs, qu'aſſurément il n'avoit jamais mérité de perdre. Sa réſolution priſe, il s'enferma dans ſon cabinet, vit ſon confeſſeur, paſſa la nuit à régler ſes dernières diſpoſitions. Le lendemain il ſe préſenta à tout un peuple en révolte, entendit de ſon carroſſe défendre à ſes ſujets de crier *Vive le Roi*; traverſa la ville dans un morne ſilence; vit les piques de la populace ſe croiſer ſur ſa tête, au ſortir de ſon équipage; & marcha ſous une voûte de fer pour monter à l'hôtel-de-ville. Le Ciel protégea ſa tête auguſte & ſacrée, puiſqu'au milieu de tant de ſcélérats & de frénétiques, il ne ſe trouva pas un aſſaſſin.

Voici le trait qui marqua, dans cette époque, le caractère hypocrite & malfaiſant des chefs de la Révolution. Des hommes qui s'honorent de leur incrédulité; des hommes qui avoient tout

le ſecret des complots imaginaires, provoquent des prières publiques, des proceſſions ſolemnelles, pour rendre grâce à Dieu de la délivrance de Paris, & remercier Ste Géneviève d'une protection qu'elle n'avoit eu nul ſujet d'accorder. Je les ai vues, ces proceſſions, qui ſe ſont ſuccédées pluſieurs jours. A la tête, marchoient des bandes de jeunes perſonnes, parées de vêtemens blancs, ſymboles de leur candeur, de leur innocence. Je me diſois, dans l'amertume de mon âme, " Eſt-ce ainſi que l'on ſe joue de la crédu-
" lité humaine ? Eſt-ce ainſi que l'on abuſe de
" la tendre & ſimple piété de ces jeunes créa-
" tures ? Et faut-il que, pour accréditer des
" dangers ſuppoſés, des conſpirations chimé-
" riques, on oſe ainſi aſſocier la Religion à ſes
" propres impoſtures ?"

Vingt mille lettres publièrent bientôt dans le royaume les prétendus complots contre la capitale. Ceux qui les avoient forgés, ceux qui de bonne-foi les avoient crus, les retracèrent avec effroi ; parlèrent de l'armée, & de ſes horribles projets, avec le langage de la vérité, de la terreur : ils ſe diſoient encore environnés de conſpirations & d'ennemis, à peine échappés au fer, à la flamme, par la protection viſible du Ciel, & par le courage,

la vigilance des vertueux Patriotes de l'Aſſemblée Nationale. Paris égaré, perſuadé, égara, perſuada les provinces ; le peuple des villes & des campagnes accrut en haine, en déteſtation, contre la Nobleſſe & le Clergé.

Encouragés par les diſpoſitions qu'ils réuſſiſſoient à faire naître dans le royaume, & la confiance qu'on leur prodiguoit, les chefs de la Révolution réſolurent de pouſſer leurs projets avec plus de vigueur encore, & de ſe rendre entièrement les maîtres. Ils s'aviſèrent d'un ſtratagème qui réuſſit au-delà ſans doute de leur attente. J'ignore préciſément celui auquel eſt due la gloire de cette conception (7). Quel qu'il ſoit,

(7) Vers l'époque dont je parle, une femme de caractère ſe trouvant incommodée dans une des tribunes de l'Aſſemblée Nationale, deſcendit au café du côté de la rue du grand chantier. Près de la table où elle alla ſe placer, étoit aſſis un Député, & vis-à-vis de lui M. le Comte de Mirabeau, la tête appuyée ſur ſa main, & comme plongé dans une rêverie profonde. Il en ſortit tout-à-coup par ces mots : "Non, il n'y a plus d'autre moyen ; il faut abſolument en "venir à la journée des couteaux."—"Monſieur," répondit cette Dame avec vivacité, "l'homme qui a pu tenir un "pareil propos, mériteroit bien d'être la première victime "de cette horrible journée." Cette femme étoit la Marquiſe de la R...y ; & c'eſt elle-même qui, quelque temps en ſuite, me raconta cette anecdote, dont je n'ai pas retenu la date préciſe.

ſoit, il a bien connu les hommes; il a bien ſu calculer les progrès de la terreur. Au même jour, au 28 Juillet, de Breſt à Straſbourg, de Dunkerque à Perpignan, il ſe répandit une alarme uniforme & générale. Des hommes arrivoient au galop, criant ſur les routes, dans les villes, dans les villages: " Tenez-vous ſur vos gardes; les " brigands ravagent les campagnes; dans deux " heures ils ſont à vos portes: ſoyez prêts; il n'y " a pas un inſtant à perdre." Peignez-vous les cris des femmes, des enfans, des vieillards; les clameurs des citoyens mêlés à l'effroi des tocſins, de la générale: les uns emportant au dehors leurs effets les plus précieux; les autres arrachant les malades de leur lit, les expoſant dans les champs à toute la rigueur de l'air, pour les enlever au fer des aſſaſſins; & tous ceux qui étoient appelés à la défenſe commune, ſortant en tumulte de la ville, & cherchant des poſtes avantageux pour recevoir les ennemis. L'alarme ne tarda pas de ſe communiquer dans les campagnes; les premiers villages avertis, donnèrent au ſon de leurs cloches le ſignal du danger: les voiſins le répétèrent, & de proche en proche l'épouvante s'étendit ſur la ſurface du royaume. Les malheureux payſans, effrayés pour leurs voiſins, ſe levoient à la hâte au milieu de la nuit, prenoient

des armes ; & dans la confusion de plusieurs tocsins, ne sachant où étoit le danger, le cherchant par-tout, couroient çà & là dans les ténèbres, à la rencontre l'un de l'autre, pour se porter des secours mutuels. Le lendemain, l'étonnement fut sans doute extrême, lorsqu'au jour on n'appercevoit point d'ennemis, & qu'on apprenoit que rien n'avoit paru dans le voisinage. Mais l'effet étoit produit ; le royaume se trouva tout-à-coup en armes.—— Aussi-tôt l'avis fut donné à tous les *Comités permanens*, qui venoient de s'élever dans les provinces à l'exemple de la capitale, d'enrégimenter promptement les citoyens pour la défense de leurs foyers ; & ce fut par ce stratagème, que, sur le modèle des Gardes nationales Parisiennes, il s'établit dans les villes & les campagnes une milice nationale composée d'un million d'hommes, dont les uns s'armoient pour troubler la patrie, & la dominer ; d'autres, & en plus grand nombre, je pense, dans la vue d'y maintenir la sureté, l'ordre, & la tranquillité.

Mais l'armée restoit alors fidèle au Roi ; seule elle pouvoit encore soutenir le Trône, s'opposer aux projets qui menaçoient la Monarchie, & forcer les rebelles à l'obéissance, à la paix. On jugea la possibilité de la dissoudre en l'attaquant

dans les principes qui conſtituent ſa force, c'eſt-à-dire, dans la ſubordination & la diſcipline militaire. Un Comité ſecret ſe forma à Verſailles, des Députés les plus zélés, les plus entreprenans (8). Ce Comité eut bientôt ſes agens, ſes émiſſaires, ſa correſpondance; & on ne peut qu'admirer ſa patience infatigable à attaquer les régimens un à un; la fécondité, la richeſſe de ſes moyens à leur prodiguer l'or, les pamphlets, les calomnies; ſon courage à ſupporter la honte de trouver des Corps entiers inacceſſibles à toute eſpèce de ſéduction. Mais enfin le Comité triompha du plus grand nombre, & eut la triſte ſatisfaction d'arracher, au moins pour un temps, aux malheureux ſoldats, l'attachement pour leurs officiers, l'amour pour le Roi, & la fidélité jurée.

Ce fut alors que le royaume commença de tomber véritablement en diſſolution; ce fut alors qu'à la voix des ſcélérats on vit ſe former dans les provinces des bandes formidables de brigands, qui parcouroient les campagnes le fer & la torche à la main; ce fut alors qu'on fabriqua & que l'on répandit des ordres, imprimés au nom du

---

(8) Voyez la première Note.

Roi, qui commandoient aux habitans des villages de dévaſter les poſſeſſions de leurs Seigneurs (9). Je ne puis contenir mon indignation, quand je ſonge que les factieux ont eu le front de dire dans la tribune, & de répéter dans les journaux, que les gentilshommes ſeuls étoient coupables de ces excès ; qu'eux-mêmes avoient appelé les brigands, aiguiſé les poignards, allumé les torches dirigées contre leurs propres habitations, contre leurs femmes, leurs enfans, leurs propres perſonnes. Il n'étoit pas un ſeul homme raiſonnable, connoiſſant les perſonnages, qui ne vît clairement d'où étoient partis les conſeils incendiaires & meurtriers. Les exécutions ſe firent dans le même temps, en diverſes parties du royaume : donc elles provenoient d'une ſource commune, d'un centre unique, qu'on n'auroit pu trouver ailleurs qu'au ſein de l'Aſſemblée Nationale. Quelquefois, quand on ſollicitoit ſon attention pour lui faire entendre le récit des cruautés exercées contre la Nobleſſe ; elle répondoit froide-

---

(9) Il eſt à remarquer que les poſſeſſions eccléſiaſtiques furent plus épargnées, quoiqu'elles offriſſent une proie plus facile, plus riche. Il ſemble qu'on ſongea dès-lors à conſerver des propriétés ſur leſquelles on avoit des projets d'invaſion.

ment,qu'elle n'avoit pas le temps de s'occuper des affaires de province: quelquefois, après les avoir écoutées avec indifférence, & lorſqu'on propoſoit de décréter des meſures pour arrêter le cours de tant de forfaits, elle décrétoit, de reprendre le travail de la Conſtitution. Voilà ce que j'ai vu & entendu dans vingt ſéances. Un jour, ſurtout, (ce ſouvenir eſt bien préſent à mon eſprit,) on dénonça des placards incendiaires affichés en Alſace; on ſe nommoit à l'oreille les auteurs de ces indignités, les Srs Rewbell & Lavie. L'un d'eux, le Sieur Lavie, eut le front de paroître à la tribune, & d'avouer qu'en effet les affiches avoient été calquées ſur une lettre qu'il avoit écrite. On demanda la communication des affiches: il balbutia quelques mots inſignifians pour ſa défenſe. Les affiches! les affiches! diſoit-on. Jamais il ne fut poſſible d'en obtenir lecture. Le parti dominant entra dans une chaleur fraternelle, s'agita avec tant de tumulte, d'acharnement, & de fureur, qu'il fut décrété qu'il n'y avoit lieu à délibérer. N'eſt-ce point là trahir ſa complicité? Si le parti révolutionnaire avoit été étranger aux horreurs qui ſe commettoient dans les provinces, ne les auroient-ils pas réprimées? La juſtice, l'humanité, n'en faiſoient-elles point la loi? Enfin, la majorité s'eſt conduite comme

elle devoit le faire, si elle avoit provoqué les incendies, dicté les proscriptions. Donc, elle en est convaincue. (10)

Tant de ravages, tant de cruautés exercées, & qui sembloient menacer la Noblesse entière, devoient disposer les esprits aux plus grands sacrifices, pour obtenir la paix & la sureté. Les factieux crurent avoir suffisamment préparé la renonciation de la Noblesse à la plupart de ses droits. Ils la désiroient ardemment, parce qu'ils

---

(10) Dans un groupe de Députés qui parloient des brûlemens de Châteaux, & des atrocités qui se commettoient dans les provinces, M. l'Abbé Sieyes dit qu'il ne falloit pas arrêter ces désastres : " Ne voyez-vous pas que le moyen le " plus puissant que vous ayez, est la terreur ? N'allez pas " le laisser échapper de vos mains." Ce propos fut bientôt public dans l'Assemblée ; & je l'entendis raconter par plusieurs Députés.

On a eu dans divers endroits communication de lettres écrites par des Députés, pour exhorter à brûler les châteaux. Ce fait m'est connu, notamment pour la Franche-Comté & la Lorraine. On a tiré des copies de ces lettres. Deux lettres originales ont été envoyées à M. l'Evêque de Nancy par un Curé de son diocèse ; mais elles étoient sans signature : elles avoient le double avantage de produire leur effet, & de ne laisser aucune prise à la justice.

ſentoient qu'elle flatteroit le peuple, & l'attacheroit à la Révolution par intérêt. Cette renonciation fut ſurpriſe dans la fameuſe nuit du 4 Août, ſi juſtement appelée depuis, *la ſoirée des dupes*. J'y aſſiſtai juſqu'à une heure après minuit. Je vis un gentilhomme, qui ne poſſédoit guères que des grâces de la Cour, propoſer d'adoucir le peuple en lui abandonnant les droits féodaux. Un Duc, qui avoit beſoin de devenir populaire, offrit de modifier la dîme eccléſiaſtique; un Evêque, demander l'abolition du droit de chaſſe; les Députés des Communes, fidèles au ſerment prêté dans leurs bailliages, dépoſer tour-à-tour, ſur le bureau, la renonciation aux franchiſes, aux priviléges, qu'ils avoient juré de maintenir; & pour couronner, conſacrer à jamais de ſi étonnantes merveilles, le Duc de Liancourt voter une médaille, le pieux Archevêque de Paris, un *Te Deum* national, & le généreux, le ſenſible Lally, proclamer Louis XVI Reſtaurateur de la Liberté. Je ne crois pas qu'il y ait d'exemple d'un enthouſiaſme ſemblable. A l'exception d'un petit nombre de Sages, qui calculoient froidement les ſuites d'une généroſité ſi précipitée (11), tous

---

(11) Un Député, qui joignoit la gaieté à la ſageſſe, dit à ſes voiſins : " Meſſieurs, je ſuis d'avis que vous faſſiez prier

applaudiſſoient à chaque preuve de déſintéreſſement, & s'animoient à l'envi l'un de l'autre à de nouveaux ſacrifices, par des cris de joie & des battemens de mains. Ainſi ſe paſſa cette nuit du 4 Août, dont vous avez entendu parler ; mais ce que vous ignorez, c'eſt qu'elle avoit été froidement méditée. J'ai vu, j'ai lu la lettre qu'écrivit alors à ſes correſpondans, un Député fort obſcur, mais que ſon zèle féroce pour la Révolution avoit fait initier aux myſtères : il mandoit poſitivement, qu'on étoit convenu en Comité ſecret, de piquer la générosité de la Nobleſſe, & de provoquer une renonciation volontaire de ſes droits, en excitant une ſorte d'enthouſiaſme & de magie ; que les rôles avoient été diſtribués, & que la ſcène avoit réuſſi avec plus de ſuccès qu'on n'eût oſé l'eſpérer. Si cette ruſe n'eſt pas tout-à-fait innocente, du moins vous ne la jugerez pas très-coupable. Je voudrois n'avoir pas d'autre reproche à leur faire. Mais ce que vous trouverez ſouverainement odieux, c'eſt qu'au lieu de répondre à tant de générosité, ils traitèrent ces abandons volontaires comme de véritables conquêtes,

" les Dames de vouloir bien ſe retirer des tribunes ; car,
" au train dont vous y allez, nous donnerons bientôt nos
" culottes."

conquêtes, & qu'ils leur donnèrent une extenſion oppreſſive & ruineuſe. Les hommes honnêtes & juſtes, parmi les Membres du Tiers, ſentirent l'indignité d'un pareil procédé, & voulurent s'y oppoſer. M. Mounier, entre autres, fit des efforts honorables, mais inutiles.

A la tête de leur Conſtitution, les Etats Unis avoient placé une Déclaration des Droits de l'Homme: l'Aſſemblée voulut imiter cet exemple. Mais les Américains, fatigués d'une guerre opiniâtre, n'aſpirant qu'au rétabliſſement de l'ordre, au repos, reçurent la déclaration des Droits avec une ſorte d'indifférence. Les François, diſpoſés à la révolte, ayant déjà ſecoué le joug des loix, ſe prévalurent des Droits qu'on leur montroit. Dès ce moment, toutes les diſtinctions ſociales diſparurent à leurs yeux, ou, plutôt, leur devinrent inſurportables; & comme s'ils avoient cherché à ſe dédommager des égards, du reſpect qu'ils avoient juſques-là témoigné à la Nobleſſe, ils s'acharnèrent déſormais à l'inſulter; ils briſèrent avec violence tout ce qui rappeloit ſes diſtinctions honorifiques, & ſe crurent légalement autoriſés aux pillages, aux incendies, aux maſſacres. Si nos Légiſlateurs ne prévirent point ces ſuites funeſtes, on ne ſauroit les diſculper d'une imprudence extrême. Mais peut-on ſe

refuser à croire qu'ils aient voulu attirer le peuple à leur parti, en caressant sa vanité, en flattant ses passions, puisque, malgré les conséquences apperçues, développées par les Sages de l'Assemblée, ils ne se sont pas moins opiniâtrés à publier une déclaration des droits ? Peut-on se refuser à penser que, semblables à d'aveugles précepteurs, qui abandonnent leurs élèves à tous leurs caprices, sans jamais les rappeler à leurs obligations, ils n'aient pas voulu plaire au peuple en le portant à la licence, puisqu'ils ont constamment refusé de placer une déclaration des Devoirs à côté de celle des Droits ? S'ils ne vouloient pas le désordre, pourquoi ne le réprimèrent-ils point depuis ? Pourquoi ont-ils toujours cherché depuis, à excuser les violences, les injustices ? Pourquoi ont-ils si souvent répété, " *C'est une erreur du bon peuple ?* Pourquoi les brigands qui avoient incendié les propriétés, ont-ils été élargis par ordre de l'Assemblée ? Elle a fini, je le sais, par décréter que les Municipalités seroient responsables ; mais depuis, cent châteaux ont été pillés, ravagés ; mille citoyens paisibles ont été blessés dans leurs propriétés, dans leur personne ; plusieurs ont été massacrés : qu'on me montre les Municipalités qui ont répondu de ces dégâts, réparé les injustices, & vengé les cruautés. Qu'on me dise quel tribunal eût osé recevoir ma plainte

contre une Municipalité. A quoi donc ſe réduit la volonté de protéger, lorſque les malfaicteurs ſont accueillis, & que l'opprimé reſte toujours ſans appui ?

Ceux des trois Ordres qui déſiroient un gouvernement raiſonnable, & non pas le bouleverſement de l'Etat, comprirent qu'il falloit enfin oppoſer une digue puiſſante à cette manie régénératrice, qui menaçoit d'envahir tous les pouvoirs, d'engloutir toutes les propriétés, & de confondre tous les rangs ſous les débris de la Monarchie. Ils commencèrent de ſe rapprocher & de s'entendre (1): l'autorité paſſa de leur côté. Ils compoſoient les Comités, nommoient le Préſident, les Secrétaires, faiſoient les déciſions de l'Aſſemblée. Le Comte de Mirabeau s'indigna bientôt de l'impuiſſance où il ſe voyoit réduit avec ſes partiſans. Il agita ſon génie fécond & malfaiſant pour reſaiſir l'autorité. Sa première démarche fut d'envoyer au Préſident, par un Huiſſier, un Billet à-peu-près conçu dans ces mots : « Monſieur le Préſident, 400 perſonnes « fatiguées de la tyrannie des 800, vous prévien-

(12) Ils venoient de choiſir un local à Verſailles, & ils y alloient s'y réunir en *Club*, au moment où le Roi & l'Aſſemblée furent entraînés à Paris.

“ nent qu'elles prendront des meſures efficaces “ pour s'y ſouſtraire, & que le plus doux de leurs “ moyens ſera de les dénoncer au peuple.” Au lieu de dénoncer ſur-le-champ cette inſolente menace à l'Aſſemblée, qui pouvoit alors la réprimer, M. de Clermont-Tonnerre eut la foibleſſe de remettre ce billet à un Comité, qui jugea à propos de garder le ſilence.

Cependant M. de Mirabeau faiſoit de fréquens voyages à Paris; ſes amis, ou plutôt ſes complices & ſes agens, s'y raſſembloient autour de lui; il les échauffoit, leur traçoit des plans de conduite. Bientôt les cafés de la capitale furent mis en mouvement: le Palais-Royal devint le rendez-vous général; on y propoſe de marcher à Verſailles, pour ſoutenir le parti de ce qu'on appeloit les Patriotes. Le Marquis de St. Huruge obtient l'honneur de commander l'armée des Volontaires: il a l'audace d'écrire au Préſident, qu'il va ſe rendre, à la tête de 15,000 hommes, auprès de l'Aſſemblée, pour lui apprendre ſon devoir. Il marchoit en effet le lendemain. M. de la Fayette parvint heureuſement à diſſiper cette nuée de fanatiques. Il avoit prévenu le Miniſtère ſans le raſſurer: en promettant de s'oppoſer il n'avoit pas témoigné une grande confiance dans ſes moyens. Il n'y avoit que la préſence

d'une armée qui pût couvrir l'Aſſemblée & le Roi, & empêcher efficacement que Paris ne ſe portât ſur Verſailles. La Cour l'avoit bien compris lors du raſſemblement des troupes autour de la capitale ; mais elle avoit été forcée de les renvoyer. En les faiſant reparoître, elle craignit que les mêmes clameurs, les mêmes ſéditions ne l'obligeaſſent bientôt encore au même renvoi. On ſe borna donc à fortifier la garniſon de Verſailles par 200 dragons, & enſuite par le régiment de Flandres. Ces meſures trop foibles irritèrent les factieux, ſans les contenir : elles ne ſervirent qu'à leur ménager de nouveaux triomphes, & à leur inſpirer ainſi plus d'audace. Le repas d'uſage que donnèrent MM. les Gardes-du-corps, devint le ſujet des plus indignes calomnies, & le prétexte d'un ſoulèvement qui couvroit d'horribles complots. On traita d'orgie un repas honoré de la préſence du Monarque : on publia que l'Aſſemblée y avoit été inſultée, & la cocarde nationale foulée ſous les pieds. Ces aſſertions, affirmées dans la tribune par quelques Députés, contre la conſcience intime que la proximité, la publicité de la ſcène avoit dû leur donner néceſſairement, acquirent une entière certitude dans l'eſprit du peuple de la capitale. Il n'étoit que trop bien préparé à croire tout ce qu'on lui raconteroit de ceux qu'on lui peignoit

comme ſes mortels ennemis. Depuis quelque temps les factieux entretenoient une diſette artificielle, en arrêtant la circulation des grains, en ſuſpendant l'activité des moulins, & même en faiſant précipiter de nuit, dans la rivière, une quantité conſidérable de pain (13). Le peuple, alarmé ſur ſa ſubſiſtance, cherchoit d'un œil farouche les auteurs de ſes maux. Les factieux lui montrèrent le Clergé & la Nobleſſe, rejetèrent ſur ces deux victimes le crime d'une famine qu'eux ſeuls avoient eu intérêt de faire naître. Ils ajoutèrent que la préſence du Roi au milieu d'eux pouvoit ſeule aſſurer leurs ſubſiſtances, & qu'à la ſuite du Monarque l'abondance reparoîtroit dans la capitale (14). A cette puiſſante exhortation, ils joignirent les impoſtures forgées ſur le repas des Gardes-du-corps, échauffèrent le peuple à force de calomnies, & le provoquèrent à tirer lui-même une réparation éclatante des outrages qui ne lui avoient pas été faits. Ce fut ainſi que la crainte de la famine, & la ſoif de la

---

(13) Je n'ai pas vérifié par mes yeux ce dernier fait; mais on diſoit alors publiquement qu'on avoit trouvé des amas de pain dans les filets de St. Cloud; ce bruit n'étoit contredit de perſonne.

(14) Elle revint en effet : donc elle n'avoit été ſuſpendue que par ceux qui vouloient attirer le Roi dans Paris; & certes ce n'étoit ni le Clergé, ni la Nobleſſe.

vengeance, jetèrent la Capitale dans les plus terribles convulſions, juſqu'à ce qu'enfin, le 5 Octobre, Paris n'en pouvant plus, ſe ſoulève à la fois, & vomit contre le Trône, la maſſe infecte & corrrompue qui avoit fermenté dans ſon ſein. Je vous épargne ici le récit de cette journée, la plus épouvantable dont les annales de notre hiſtoire faſſent mention (15), de cette journée chargée de mille forfaits, qui crient encore vengeance, & qui, avec notre déshonneur, porteront l'épouvante à la poſtérité la plus reculée. J'oſai du moins eſpérer alors que les provinces, ſi tous les ſentimens n'étoient pas encore éteints dans le cœur des François, entreroient contre la capitale dans une noble & ſainte indignation : j'oſai penſer qu'elles ſe ſouleveroient contre l'eſclavage de leur Roi, indignement arraché de ſon palais,

---

(15) Voyez le Recueil des dépoſitions ſur le 6 Octobre, M. Mounier, M. Burke, l'auteur des forfaits du 6 Octobre, en 2 volumes, &c. Le lendemain de l'arrivée du Roi à Paris, j'entendis le peuple, dans les rues, s'abandonner, contre la Reine, à des propos qui faiſoient frémir. « Elle a dit, « cette abominable femme, » ajoutoient-ils en s'animant, « qu'elle ſe conſoleroit d'être enfermée dans Paris, pourvu « que ſa priſon fût conſtruite avec les os des François. »...... C'eſt en prêtant à la Reine, c'eſt en répandant d'auſſi abſurdes atrocités, qu'on en provoquoit de réelles contre ſa perſonne malheureuſe & ſacrée.

traîné par ſes ſujets, & précédé par les têtes ſanglantes de ſes Gardes fidelles, qui, martyrs de l'obéiſſance à ſes ordres, s'étoient laiſſés maſſacrer ſur les degrés du Trône. Mais il ſemble que les provinces ſoient deſtinées à n'être jamais que le jouet de la capitale. Elles furent inondées de relations menſongères : les Députés, dans leur correſpondance particulière ; les Journaliſtes, dans leurs feuilles publiques, firent retentir dans le Royaume, *Que le Vaiſſeau de l'Etat alloit voguer plus rapidement vers le port*, au moment où il alloit ſe perdre dans le gouffre de la corruption, & entraîner avec lui la Nation entière dans un abyme de malheurs, dont il eſt impoſſible de ſonder la profondeur, & de meſurer l'étendue.

Je n'ai plus à vous parler de Verſailles. Je fixerai déſormais vos yeux ſur la capitale, qui, après avoir aſſervi les Repréſentans du peuple, & donné des fers à ſon Roi, dicte, en ſouveraine, ſes lois à tout l'Empire. Vous avez connu Paris avant la Révolution ; vous ſavez qu'il étoit le centre du libertinage, de l'impiété, de tous les crimes, comme de tous les vices. Ceux qui étoient perdus de dettes, ou dominés par l'ambition de gouverner, par l'envie de partager l'autorité, ou animés par la vengeance, ou pouſſés par la ſoif de l'or & de l'argent, ou exaltés par

des

des idées de liberté & d'indépendance; Athées, Déiſtes, Juifs, Comédiens, Moines défroqués, Prêtres apoſtats, avides & mépriſables agioteurs; jeunes enthouſiaſtes, écrivains licencieux, journaliſtes incendiaires, cette multitude d'hommes ennemis du repos, amis des troubles & du déſordre, ſe rallia au parti dominant de l'Aſſemblée Nationale; & de la coalition de ces élémens corrupteurs & corrompus, ſortit cette ligne formidable connue ſous le nom de *Club des Jacobins.* Ce Club a ſon Préſident, ſes officiers, ſes ſéances journalières, ſes regiſtres, ſes Comités ſecrets, ſes journaliſtes, ſes eſpions, ſes émiſſaires dans le royaume & chez l'étranger. Il fraterniſe avec le club de 1789, avec le club central des huit mille, établi pour la propagation des droits de l'homme ſur toute la terre. Il a ſu attirer à lui une partie conſidérable des Gardes Pariſiennes; il a convoqué de plus une armée de malfaicteurs, ou d'artiſans déſœuvrés, connus ſous le nom des *ſans-culotte*, qu'il entretient, à grands frais, à la charge du tréſor public, dont il diſpoſe à ſon gré (16). Telle eſt ſa compoſition, & ſa force

---

(16) A Vitteau près de Dijon, vers la fin de Septembre 1790, on en vit repaſſer un grand nombre, qui regagnoient la capitale; on leur demanda ce qu'ils alloient y faire, & comment ils pouvoient fournir aux frais d'un ſi long voyage?

intérieure dans la capitale : ſon action n'eſt pas moins ſure aux extrémités du royaume ; elle s'y propage par trois cents clubs affiliés, dont l'influénce eſt d'autant plus funeſte, qu'elle eſt plus immédiate ſur la généralité du peuple.

Il importe que vous connoiſſiez le mouvement de cette monſtrueuſe machine à trois cents têtes, à cent mille bras, créée pour la ſubverſion du royaume. Une motion ſe concerte entre les chefs, ſe propoſe à la ſociété, & ſe rédige en décret préparatoire, qui du Club paſſe à l'Aſſemblée Nationale. Il eſt bien rare, qu'après l'approbation des Jacobins, il n'obtienne pas celle de nos Repréſentans ; car ſi la majorité paroît incertaine, on répand les *ſans-culotte* autour de la ſalle &

Ils répondirent qu'ils étoient rappelés ; que l'argent ne leur manquoit pas ; qu'à la ſortie de certaines villes, ils trouvoient toujours des perſonnes qui leur en diſtribuoient.

Plus récemment, en Champagne, un artiſan revenant de Paris, paſſoit dans un village où il étoit connu : on lui demanda ce qu'il avoit pu faire ſi long-temps à Paris, où les ouvriers ne trouvoient plus à travailler. " Il eſt vrai," répondit-il naïvement, " les ouvrages y ont ceſſé : mais à " défaut de travail, j'ai été placé dans les inſurrections. " Les jours d'émeute je recevois 6 liv., & mon père 3 liv. " parce qu'il étoit moins fort que moi." Cette anecdote eſt vraie, mot pour mot.

dans les tribunes, pour intimider par leurs clameurs, & forcer les ſuffrages (17); c'eſt par les *ſans-culotte* qu'ont été arrachés tous les Décrets deſtructeurs de la Monarchie, de la Nobleſſe, de l'Egliſe, de nos Finances, de notre Armée, de notre Marine, de nos Colonies. Ce ſont les *ſans-culotte* qui ont pourſuivi la minorité réunie aux Capucins, & qui ont été pluſieurs fois déchaînés contre le Club monarchique, dont on prenoit ombrage. Ce ſont les *ſans-culotte* qui ont ravagé l'Hôtel de M. de Caſtries, en préſence des Gardes nationales, parce qu'en demandant raiſon d'une inſulte reçue, il avoit été aſſez heureux pour bleſſer ſon adverſaire *Jacobite*. Ce ſont les *ſans-culotte* qui, rentrant le 6 Octobre, victorieux dans la capitale, hurloient ces mots épouvantables, « *Les Evêques à la lanterne, tous les calotins à* « *la lanterne*; qui pluſieurs fois ſur la terraſſe des

---

(17) Il eſt connu que pluſieurs Députés diſoient franchement: « Si on opine par *aſſis & levé*, je ſerai de tel avis; « ſi on opine par appel nominal, je ſerai de tel autre. » Il n'eſt pas donné à tous les hommes de ſurmonter les terreurs de la mort.

Un jour, je ne ſais comment, les tribunes s'endormirent, & ne répondoient point aux ſignaux du côté gauche. Quelques Députés leur jetèrent des billets avec ces mots: « Mais, criez donc; mais, criez donc. » Un ou deux de ces billets retombèrent dans l'intérieur de la Salle.

Feuillans, répondant à leurs chefs, dont ils étoient entendus, ont demandé à grands cris la tête des Miniſtres, de M. la Fayette, de M. Bailli; qui tant de fois ont outragé, menacé d'une mort prochaine les intrépides défenſeurs de la Monarchie(18); & qui, dans leur délire, méconnoiſſant le Comte de Mirabeau lui-même, voulurent un jour le mettre à mort, comme des animaux ſauvages, qui, ayant acquis toute leur férocité avec leurs forces, ſe jettent ſur leur père, & déchirent ſes entrailles. Ce ſont les *ſans-culotte* qui ont fait ſubir à des Vierges Religieuſes des outrages plus cruels que la mort, qui perſécutent les Prêtres Catholiques, interdiſent aux Fidèles la liberté d'un culte juſqu'ici dominant, & qui, d'une main ſacrilége, renverſent les Autels au milieu, de la célébration des myſtères. Enfin, ce ſont toujours les *ſans-culotte* qui aſſiègent les Tuileries, vomiſſent des menaces, des imprécations contre notre infortuné Monarque, & ſon héroïque Epouſe, & qui, malgré tous les efforts du Maire

(18) L'Abbé Maury eſt celui qui a vu plus ſouvent la mort de près. Enveloppé par cette multitude de bêtes féroces, au milieu de leurs hurlemens, il a ſu conſerver une contenance calme, qui les a toujours déſarmés. " Eh bien !" leur diſoit-il un jour, " & quand vous m'aurez mis à la " lanterne, en verrez-vous plus clair ?" Cet homme inconcevable a l'éloquence de Démoſthène, & l'âme d'un Céſar,

& du Commandant-général, l'ont configné de nouveau dans fa prifon royale, après l'avoir retenu fept quarts d'heures dans fa voiture (19). Je ne finirois pas, fi je voulois vous raconter tous les fervices & les exploits de cette armée de trente mille brigands, dont les attentats font fi chèrement payés. Voilà les fatellites & les phalanges avec lefquels le Club des Jacobins gouverne la capitale.

Quant aux Provinces, il les tient également fous fa dépendance, par la multitude de Clubs fubalternes, qui reçoivent de lui la loi, & qui la donnent à leur tour aux corps adminiftratifs, aux Municipalités, aux tribunaux. Dès qu'ils ont fait décréter une loi, les Jacobins l'adreffent à leurs correfpondans de provinces, munie de bonnes lettres de recommandation, pour qu'elle foit promptement & rigoureufement exécutée : ils y joignent une inftruction fur les moyens qu'il convient d'employer fuivant les circonftances.

---

(19) M. de Duras étant alors dans la voiture du Roi, entendit crier : " Le cochon eft affez engraiffé ; il eft tems " de l'égorger."—Quelle abfurdité ! quelle maladreffe, en même temps de forcer le Roi à écrire aux Puiffances étrangères, qu'il fe trouvoit à fon aife à Paris, deux jours après cette indigne arreftation !

C'eſt par les clubs affiliés que l'on voit répéter à l'autre bout du royaume, les ſcènes de violence & de ſang qui ſe paſſent dans la capitale. C'eſt par toutes ces trompettes que les conſpirations dont on effraie le peuple de Paris, pour le tenir inceſſamment en haleine, retentiſſent dans les villes, au fond des camps, & y produiſent les mêmes effets (20). C'eſt par les mêmes organes que les menaces, les proſcriptions, forgées au Club des Jacobins, ſe propagent au dehors avec la rapidité de l'éclair, & roulent comme un tonnerre effrayant, ſur le Clergé, ſur la Nobleſſe, dans toute l'étendue de l'Empire.

Il y a plus ; & ces extraits du Club Jacobite, ces révolutionnaires de province renchériſſent toujours ſur leurs maîtres. C'eſt vraiment un ſpectacle de pitié, de voir l'adminiſtration du royaume livrée à des aſſociations ſi mépriſables. Les hommes ne s'y raſſemblent que pour s'entretenir de calomnies, de délations, pour s'exciter

---

(20) Conçoit-on que le peuple de Paris reçoive encore avec avidité les nouvelles conſpirations qui ſe crient dans les rues ? Comment, après toutes celles dont on le fatigue depuis deux ans, ne voit-il pas enfin qu'on lui débite des chimères ? Mais l'ignorance des peuples eſt un fond ſur lequel les impoſteurs peuvent travailler à plaiſir, ſans craindre de l'épuiſer.

à la haine, à la vengeance, à l'irréligion ; tout y eſt dénoncé, propos, viſites, repas, une partie de plaiſir la plus innocente. Ils répandent parmi le peuple des villes & des campagnes, les journaux, les brochures les plus envenimées, les plus impies ; & ils s'oppoſent à la publication des écrits raiſonnables, faits pour éclairer la Nation ; ils en pourſuivent les auteurs, les diſtributeurs. Ils viſitent à leur gré les meſſageries, les malles ; violent le ſecret des lettres, s'emparent des paquets, & les brûlent impunément ſur les places publiques. Tous ces faits ſont notoires : vit-on jamais en France un deſpotiſme auſſi brutal, auſſi farouche ? Ils ſe ſont rendus les maîtres de toutes les élections ; ils éloignent des aſſemblées primaires les hommes honnêtes & paiſibles qui craindroient ou rougiroient de concourir avec eux (21) ; d'où réſulte que les Municipalités, les gardes nationales, les tribunaux, ſont compoſés à leur choix. Voilà, Monſieur, les idées les plus vraies que vous puiſſiez vous former de ces établiſſemens.

---

(21) Dans la ville que j'ai habitée quelque temps en province, il ſe trouvoit à peine cent citoyens actifs, ſur quinze cents, qui allaſſent donner leur ſuffrage. La proportion eſt à-peu-près la même dans Paris, & le reſte du royaume.

Repréſentez-vous donc le Club des Jacobins au milieu de trois cents clubs diſtribués dans les provinces ; il eſt le centre de toute la correſpondance, l'âme de tous les mouvemens, le chef de la Confédération, & véritablement le ſeul ſouverain de l'Empire, puiſqu'après avoir aſſervi le Roi & nos Repréſentans, par les moyens que j'ai détaillés, il enchaîne encore, à l'aide de ſes affiliés, toutes les provinces du royaume.

Vous ne connoîtriez pas entièrement le génie du Club Jacobite, ſi je ne vous racontois les mêmes moyens mis en œuvre par lui pour le ſuccès de la Révolution ; c'eſt à lui que nous devons le goût actuel des caricatures, qui ne produiſent d'autre effet chez vous que d'amuſer les paſſans, parce qu'elles ne peignent que des ridicules, mais qui, chez nous, accoutument le peuple au ſang, parce qu'elles repréſentent les grandes atrocités comme des exploits, comme des triomphes : c'eſt lui qui fait circuler dans les villes & les campagnes, ces chanſons d'anthropophages, où la plaiſanterie la plus groſſière eſt mêlée à la cruauté, & qui provoquent les actes les plus féroces ſur le ton de la gaieté, du badinage : c'eſt lui qui ſoudoie, ou, tout au moins, qui encourage de vils impoſteurs, des écrivains fougueux, tels que Mercier, Gorſas, Cerutti, Prudhomme,

Prudhomme, Desmoulins, Cara, Gara, Mara, &c. qui inonde & empoisonne les campagnes par des feuilles écrites dans le jargon villageois, pour prêcher la méfiance, la révolte, les assassinats, l'impiété ; c'est lui qui, interdisant au Roi toute action d'homme libre, le force d'en emprunter le langage vis-à-vis de ses sujets, & des Puissances étrangères ; c'est à lui qu'appartient, en grande partie, l'honneur de ces adresses d'adhésion, qui se rédigent par les membres du Club, sont ensuite envoyées aux correspondans, qui, à leur tour, les font agréer à leurs Municipalités : c'est au génie transcendant de certains Membres Jacobites, que l'on attribue l'invention de cette scène pompeusement burlesque, de cette impudente & risible parade, où des Savoyards, travestis sous différens costumes étrangers, arrivèrent des quatre coins de Paris, rendre gravement à l'Assemblée Nationale, l'hommage de tous les peuples de la terre (22) ; ce sont encore les Jacobites qui,

(22) Un de ces ambassadeurs Savoyards (c'étoit peut-être celui de la Chine) n'ayant pas reçu son salaire, se présente au manége, trois ou quatre jours après la farce, demande à parler à M. de Liancourt, approche de la personne qu'on lui indique, & lui dit : " Monsieur, ce sont mes " douze francs que je vous demande."—— " A moi, douze " francs ! & comment vous les dois-je ?"— " Vous savez " bien, Monsieur, on a dit que c'étoit vous qui donniez de

après avoir consacré le parjure par un décret, mais faisant sans doute plus de fond sur la conscience d'autrui que sur la leur, n'ont pas rougi d'appuyer leur œuvre sur le serment, de lui faire jurer obéissance & fidélité par tous les citoyens actifs, par tous les fonctionnaires, par les soldats de l'armée, par les gardes nationales : ce sont eux qui, pour exalter l'esprit du peuple, & lui persuader que la Révolution est le gage de son bonheur, appellent au 14 Juillet les Députés de tous les pays, & mettent au même jour tout le royaume en mouvement, en réjouissance, en rapport avec la capitale. Imposante & sublime idée! si le même jour, à la même heure, au même instant, les citoyens de l'Empire, prenant le Ciel à témoin de la sincérité de leur cœur, s'engageoient à la fois à être bons, justes, pieux, hospi-

---

" l'argent : c'est moi qui étois ambassadeur."— " Ah ! je " vous comprends, mon ami : ne demanderiez-vous pas " M. de Liancourt ? Ce n'est pas moi : je m'appelle " Biancourt ; allez à lui."

Auroit-on pensé qu'une Assemblée, qui se dit nationale, pût s'avilir au point de recourir à une si grossière imposture, pour repaître sa vanité ? Elle s'est converte d'ignominie par une telle bassesse. Il faut convenir que se réduire à cette petitesse de moyens, c'est donner sa mesure, & se montrer bien digne d'être encensé par les admirateurs qu'on introduit devant soi.

taliers, charitables les uns envers les autres! C'eſt alors que, pour le bonheur du monde, je ſouhaiterois que tous les peuples entraſſent avec nous en confédération univerſelle. Mais n'eſt-ce pas un ſacrilége, que de faire jurer par tout un peuple, à la face du Ciel, le maintien d'une Conſtitution qui a converti le ſchiſme en religion nationale, la ſpoliation des propriétés en droit, & tous les genres d'uſurpation en principe ?

Il me reſte à vous expliquer la marche qu'on a ſuivie pour détruire la Religion Catholique en France. Dans une Aſſemblée où ſiégeoient trente Evêques, & plus de 200 Eccléſiaſtiques, le ſoin d'organiſer l'Egliſe ſur un nouveau plan, a été abandonné à quelques Déiſtes, & à quatre Avocats Janſéniſtes (23). Dès que leur travail a paru, les réclamations du Clergé ſe ſont fait entendre. Au lieu de ſe rendre à leurs obſervations, on a préféré de pouſſer les choſes à la rigueur; on a décrété que tout fonctionnaire public jureroit obéiſſance à la nouvelle Conſtitution du Clergé, ou ſeroit cenſé avoir renoncé à ſon poſte (24).

(23) Dans ce Comité anti-Catholique, il eſt reſté deux prêtres, dont je ne tiens pas compte, à raiſon de leur ignorance. Ils ſont aujourd'hui Evêques *par la Conſtitution.*

(24) Mettez en oppoſition la conduite toute récente de votre Parlement: pour abolir les loix pénales portées par

Oubliez pour un inſtant, Monſieur, que vous êtes de la Religion Proteſtante. Suppoſez-vous François, attaché à l'enſeignement Catholique. Un des dogmes de cette Egliſe eſt, que les Evêques ſont établis juges de la foi, & que les Fidèles doivent ſe ſoumettre aux déciſions de la majorité des Eveques réunis au Saint Siége. Ils ont dit unanimement que la foi étoit compromiſe ; ils l'ont prouvé avec évidence : le Pape a confirmé leur enſeignement. Mais les fiers Républicains, abjurant tout principe de ſubordination ſpirituelle, & ceignant la tiare, ont répondu : " Non, la Foi n'eſt point bleſſée ; " jurez, ou retirez-vous."

Eliſabeth contre les Catholiques, il a cru néceſſaire de leur demander un ſerment : mais il a été trop juſte, trop ſage, pour exiger un ſerment contraire à leurs principes, & qu'ils n'auroient jamais pu prêter. Il a écouté les obſervations des Catholiques, il les a même demandées ; & après avoir eſſayé diverſes rédactions, il a fini par adopter une formule déjà éprouvée, & conforme à leur croyance. L'Aſſemblée Nationale, au contraire, propoſe une formule anti-Catholique, rejette avec dédain la réclamation des Evêques, ſeuls juges en matière de dogme ; & n'oſant pas néanmoins proclamer hautement le ſchiſme qu'elle veut introduire, elle prend le maſque de l'hypocriſie, pour perſuader au peuple qu'elle n'a point voulu attaquer le dogme, ni renverſer la juriſdiction ſpirituelle.

Le 4 Janvier étoit le jour fixé pour le ferment. On trembloit d'avance pour les Eccléfiaftiques qui refteroient fidèles à la Foi. En effet, on avoit invefti l'Affemblée par les phalanges ; elles rempliffoient la terraffe des Feuillans, pouffoient des hurlemens effroyables, & menaçoient de déchirer les prêtres réfractaires. On commence l'appel nominal : les Evêques, & la majorité des eccléfiaftiques, préférant la mort à l'apoftafie, jurent d'être fidèles à la Nation, à la Loi, au Roi, mais réfervent expreffément, dans la Conftitution eccléfiaftique, tous les objets fpirituels. Cette féance, où régna la terreur la plus farouche, fera mémorable & glorieufe à jamais pour l'Eglife Gallicane. (25)

Vous ne fauriez imaginer tous les moyens mis en ufage pour engager les eccléfiaftiques de France à prêter le ferment : intérêt, menaces, féduction, rien n'a été épargné. On a raffemblé

---

(25) Le Comte de Mirabeau rendit lui-même hommage à l'intrépide fermeté des Evêques & des Eccléfiaftiques. " Il " faut convenir," dit-il en fortant, " que tout l'honneur de " la féance eft pour eux." Quelque temps en fuite, il s'éleva dans le Club des Jacobins, contre l'acharnement que l'on y montroit à pourfuivre les prêtres du royaume. " Eh ! " Meffieurs," leur difoit-il, " ne tourmentons point leur " confcience. Nous avons leurs biens ; que nous importe le " refte ?"

tout ce qui ſe trouvoit à Paris de moines apoſtats, de prêtres interdits : on a fait plus, on a payé & reçu à la barre des gens du peuple, revêtus du coſtume eccléſiaſtique ; & l'on mandoit enſuite aux provinces, on imprimoit dans les journaux véridiques des Cara, Gara, Mara, que les ſermens arrivoient en foule. On ajoutoit que le courier de Rome étoit de retour, que le Pape approuvoit tout (26), & on fabriquoit en effet des Bulles pour ſurprendre les ſimples.

Je termine ici, Monſieur, la triſte & longue énumération des ſtratagèmes, des impoſtures, des attentats qui ont amené la Révolution. Je n'ai pu vous développer ce ſyſtême d'iniquité, que ſucceſſivement & pas à pas ; mais pour comprendre la rapidité de ſes progrès, n'oubliez pas qu'il a été déployé tout-à-coup, & que tous les

(26) Un Député de Franche-Comté, entre autres, avoit ſéduit, par cette impoſture, pluſieurs Curés recommandables. La fraude reconnue, ils ont rétracté leur ſerment.

Le Département de Dijon a eu la gloire d'imaginer un autre expédient, qu'il croyoit immanquable pour multiplier les jureurs. Il a aviſé de joindre la formule du ſerment à la quittance des paiemens, de manière que, pour toucher le traitement auquel on avoit droit, il falloit ſouſcrire à la fois la quittance & le ſerment. J'ai ouï dire que ce caprice tyrannique avoit réduit bien des prêtres à la misère, & n'avoit point fait un apoſtat.

refforts, tous les moyens ont agi conftamment, & prefque à la fois, d'une extrémité du royaume à l'autre.

QUEL Empire eût réfifté à tant d'efforts réunis pour fa perte ? Quel Trône n'eût pas été renverfé par les attaques d'une multitude en furie, tenant d'une main les Droits de l'Homme, & de l'autre des poignards & des torches ? C'eft en gémiffant, c'eft en verfant des larmes, que je vais décrire l'image de ma Patrie, & vous marquer rapidement les traces fanglantes qui ont défiguré la plus belle contrée de la terre.

Eft-il une penfée plus douloureufe pour un François, que de fonger à ce que nous pouvions devenir, & à ce que nous fommes, & combien nos premières efpérances fe font évanouies loin de nous ? Nous pouvions réparer le défordre de nos finances ; des économies faciles, des mefures douces fuffifoient, comme le démontroit M. Necker, à l'ouverture des Etats, pour élever la recette au-deffus de la dépenfe, & la France au-deffus de toutes les Puiffances de l'Europe. Nous pouvions fans effort, fans contradiction, fupprimer les ordres arbitraires, affurer la liberté individuelle, donner de juftes bornes à l'impôt, en furveiller l'emploi, fixer une répartition égale

entre tous les citoyens : nous pouvions aggrandir notre commerce, en le rendant auſſi honorable qu'il eſt utile ; exciter l'induſtrie nationale, ranimer tous les bras, tous les atteliers ; entreprendre avec ſageſſe la réforme de nos loix civiles & criminelles ; appeler dans nos tribunaux des hommes éprouvés, recommandables par la gravité de leurs mœurs, par l'intégrité de leur conſcience, & l'étendue de leurs lumières : nous pouvions porter dans l'Egliſe une réforme ſalutaire ; donner à l'Armée de ſages ordonnances ; perfectionner dans nos provinces l'adminiſtration intérieure qui venoit d'y être établie, & dont nous commencions à ſentir les bienfaits, pour l'agriculture, la confection des routes, le ſoulagement des pauvres : & ouvrant enfin à tous les hommes la carrière des emplois & des honneurs, nous pouvions encourager tous les talens, élever toutes les âmes, & les diriger à l'envi vers l'amour de la gloire, de la patrie, de l'humanité, de la vertu. Voilà ce que nous avions recommandé à nos Repréſentans, ce que nous avions droit d'en attendre, ce qu'ils auroient exécuté ſans bouleverſement, ſi une philoſophie orgueilleuſe, une ambition turbulente, le mépris de la religion, l'abſence des principes, l'inexpérience du gouvernement, n'avoient précipité nos réformateurs dans les innovations les plus fatales.

Quo nt-

Qu'ont-ils fait ?— Ils ont perdu nos finances, ils ont envahi toutes les fortunes ; & le *déficit* a triplé dans leurs mains, & la banqueroute eſt devenue leur dernière reſſource.

Qu'ont-ils fait ?— A force de calomnies, de menaces, d'atrocités de toute eſpèce, ils ont jeté la terreur parmi les Nobles, les riches, les hommes attachés à la Monarchie, à la Religion ; il les ont forcés d'abandonner leurs poſſeſſions au pillage, aux flammes, de chercher leur ſalut chez l'étranger, & de s'éloigner de leur patrie, comme on ſort d'une maiſon qui s'écroule, comme on fuit une terre qui tremble ſous les pas, & qui menace de dévorer ſes habitans.

Qu'ont-ils fait ?— Par le nouveau catéchiſme des Droits de l'Homme, ils ont égaré une partie du peuple, qui les commente à ſa guiſe ſans les entendre ; ils ont déchaîné les méchans, en ont fait des bêtes féroces. Par un ſyſtême ſuivi d'injuſtices, d'artifices & d'hypocriſie, ils ont ſoulevé, indigné tous les hommes honnêtes, ils ont aigri leur caractère, au point qu'ils ne ſauroient eux-mêmes ſe reconnoître aujourd'hui : ils ont obſcurci, dans l'eſprit des peuples, les ſimples idées du juſte & de l'injuſte, en débitant de fauſſes maximes, en donnant à la ſpoliation des pro-

priétés les formes & l'apparence de l'équité, de la raifon : en parlant fans ceffe de la fouveraineté de la Nation, ils s'en font approprié l'exercice, & en ont dépouillé l'héritier de Charlemagne, de St. Louis, & de Henry IV.

Qu'ont-ils fait?—Ils ont paralyfé le commerce, déconcerté toutes les fpéculations de l'induftrie, ruiné nos manufactures, arrêté le mouvement des atteliers, chaffé le numéraire, fubftitué à fa place un papier fondé fur le brigandage, décrédité au-dedans, méprifé au-dehors; & à la fuite de toutes ces calamités, ils fe font vus forcés de pourvoir, par des fommes immenfes, à la fubfiftance des ouvriers dans la capitale & dans toutes les provinces. (27)

Qu'ont-ils fait?— Ils ont étendu leurs décrets à nos Colonies, & auffi-tôt elles ont reffenti tous les fléaux de la mère patrie; la révolte, les maffacres, la guerre civile, les combats ont dépeuplé, ravagé ces malheureufes contrées.

---

(27) Il n'y a prefque point de ville qui n'ait été autorifée, depuis deux ans, à faire des emprunts pour l'entretien des pauvres, qui fe font multipliés par la ceffation des travaux & du commerce. Ces énormes dépenfes, inconnues avant l'Affemblée, font certainement une des premières caufes de la ruine totale de nos finances.

Qu'ont-ils fait ? Après avoir indignement volé les Eccléſiaſtiques, ils les ont chaſſés de leurs Egliſes : ils ont appelé, pour les remplacer, des Prêtres de bas-aloi (28), & une nuée de Moines échappés de leurs cloîtres, parjures à leurs vœux, & mépriſés même auparavant. Les temples, conſacrés à l'adoration, au recueillement, au ſilence, ils les ont changés en théâtres d'aſſemblées populaires, où retentiſſent les clameurs de l'ivro-

(28) Je ſais que les chefs du Club des Jacobins ont été honteux de leurs nouveaux Evêques. " Que voulez-vous ?" répondoient-ils aux reproches qu'on leur faiſoit, " on n'a pu " trouver mieux. Les Eccléſiaſtiques les plus capables ont " des préjugés qui les empêchent d'accepter ; un jour " viendra où les choix ſeront meilleurs."

On a découvert que la révolte de Porentru avoit été conduite par le Sr. Gobet, qui, du Club des Jacobins, correſpondoit à Porentru avec ſes parens, comblés, ainſi que lui, des bontés du Prince de Bâle. Faiſant au patriotiſme le généreux ſacrifice de la reconnoiſſance, l'Evêque de Lydda vouloit exercer le ſaint devoir de l'inſurrection chez ſon bienfaicteur & ſon maître. Le projet étoit de lui ôter ſa principauté, & de le réduire à 12,000 liv. Ce fait eſt notoire ſur les lieux, & en Suiſſe. Or, cet homme qui, à Porentru, ſeroit bien légalement condamné à expier, ſur la roue, ſa révolte & ſa monſtrueuſe ingratitude, vous le voyez, à Paris, élevé, conſtitutionnellement, ſur le premier Siége de l'Egliſe ſchiſmatique de France. On inſtruit, depuis quelque temps, une procédure contre lui. Il a été ſignifié.

gnerie, les imprécations de la haine, de la colère, où les autels ont été mille fois profanés par les actions les plus révoltantes (29), & souvent même souillés par des batailles, par de lâches assassinats ; ils ont encore, méchamment & sans profit pour la Constitution, introduit un schisme qu'ils soutiennent par la persécution, & qui n'a d'autre avantage que de troubler les consciences, & diviser les citoyens d'une même ville, les enfans d'une même famille.

Qu'ont-ils fait encore ?— Descendez jusqu'au Trône ; contemplez le Monarque, qui, dans les temps de sa plus grande autorité, n'a pas commis une injustice, qui a toujours aimé son peuple, qui lui a rendu ses droits, qui a convoqué ses sujets autour de lui, comme un père s'environne de ses enfans. De tant de bienfaits qu'a-t-il recueilli ? Ils ont brisé le sceptre dans ses mains, ils ont mis sa couronne en pièces, ils se sont partagé son autorité ; ils ont calomnié ses discours, ses pensées ; ils ont noirci son auguste Epouse, ils l'ont représentée comme la dernière des créa-

---

(29) La décence, le respect pour la Religion empêchent de rapporter ici les ordures, les impiétés, les sacriléges qui se sont commis & se commettent tous les jours dans les Eglises.

tures. Ils ont écarté tous leurs amis; ils ne leur ont pas laiſſé une ſeule conſolation: ils les tiennent en ſervitude; ils les contraignent de ſouſcrire à leurs volontés toute-puiſſantes, & de perſécuter même leur propre famille. Ils les ont couverts du ſang de leurs gardes fidèles; ils les font outrager tous les jours par leurs brigands ſoudoyés: & pour leur enlever, s'il eſt poſſible, l'affection de tous les François, ils déchaînent contre eux d'exécrables Journaliſtes, qui ſemblent parvenus au dernier terme de la perverſité humaine. " O Roi ! ô Reine infortunée ! que de
" morts vous avez évitées! Que de dangers vous
" environnent encore ! Que d'afflictions amères
" & profondes ont déchiré vos cœurs ! & com-
" bien de dégoûts, d'humiliations, de douleurs
" ſe font appeſantis ſur vos têtes découronnées !
" Que votre grande âme ne vous abandonne
" point; que le Ciel, ſeul témoin, ſeul confident
" de vos larmes, ſoutienne votre courage. Non,
" les François ne ſont pas changés ſans retour:
" on a pu les égarer; ils ſeront encore à vous:
" l'époque n'eſt peut-être pas éloignée, où, ra-
" menés par leur propre détreſſe, ils retourneront
" les yeux vers le Trône conſolateur. Ils con-
" noîtront alors par quelles noires calomnies on
" les avoit aliénés de Vous. Ils tomberont à
" vos pieds; ils expieront les inſultes, les ou-

" trages dont ils vous accablèrent tant qu'ils
" vous méconnurent, & vous goûterez alors la
" consolation de les pardonner, la douceur de
" les aimer, & de les rendre encore heureux."

Enfin, qu'ont-ils fait nos réformateurs ? — Ils ont mis les peuples en sédition ; les soldats, les matelots, en révolte : ils leur ont inspiré la défiance, l'ingratitude, la déloyauté ; ils les ont sollicité à des crimes : ils leur ont mis le fer & le feu à la main contre leurs bienfaicteurs. Ils ont partagé la Nation en bourreaux & en victimes ; ils ont fait couler les pleurs & le sang ; ils ont jeté parmi nous des semences de dissentions & de guerres intestines. Que vous dirai-je ? Pour vous raconter toutes les horreurs de la Révolution, il faudroit que je pusse recueillir l'histoire particulière des 44000 Municipalités. Je souhaiterai, non pas assurément pour tirer la moindre vengeance (car les crimes, quand ils sont si nombreux, sont plutôt à pardonner, qu'à punir), mais je souhaiterois, pour le repentir de mes concitoyens, & pour l'instruction du monde, que des hommes dignes de foi, choisis dans chaque Municipalité, vinssent déposer, dans l'Assemblée Nationale, le procès-verbal des crimes dont ils ont été les témoins depuis la Révolution. J'espérerois que, confondus par la présence de

tant d'injuſtices, de vexations, d'outrages, de perfidies, de déprédations, d'incendies, de maſſacres, de ſacriléges, nos Repréſentans frémiroient de leur propre ouvrage, l'arroſeroient de leurs larmes, & qu'en ſe reconnoiſſant malheureux & coupables, ils ſe frapperoient la poitrine (30) ; que ſi, à la vue de cet amas monſ-

---

(30) Voici une obſervation qui diminue le degré de malice & de méchanceté que l'on reproche aux Révolutionnaires : c'eſt qu'en vérité ils paroiſſent atteints d'un eſprit de frénéſie, d'une ſorte de fièvre qui agite leur cerveau, & leur ôte la faculté de réfléchir avec ſageſſe. Allez à Paris, dans les provinces, dans l'Aſſemblée Nationale, dans les Clubs, vous entendrez leurs cris, vous verrez leurs geſtes extravagans, déſordonnés. Liſez Mercier, Cara, Mara, &c. ces gens-là ne ſont-ils pas dans un tranſport perpétuel ? Quels ſont les caractères de la raiſon ? Quels ſont les ſymptômes de la démence ? La raiſon eſt froide, calme, pacifique ; elle diſcute tranquillement, elle écoute avec patience, parce qu'elle eſt toujours de bonne foi. La démence au contraire eſt vive, fougueuſe, violente ; elle s'irrite au moindre obſtacle ; elle bruſque les délibérations : elle applaudit les partis les plus extrêmes. La définir, c'eſt peindre trait pour trait nos Révolutionnaires.

Laiſſons tomber cette efferveſcence ; eſpérons que bientôt les têtes Françoiſes ſe calmeront : en attendant, il faut les plaindre, les ménager. Peut-être ai-je tort de préſenter ces réflexions, toutes juſtes qu'elles me paroiſſent ; car les maniaques n'aiment pas à s'entendre dire qu'ils ſont foux.

trueux de forfaits, ils demeuroient encore infenfibles & froids, du moins il en fortiroit une terrible & falutaire leçon pour les Nations épouvantées.

J'ai quelquefois entendu, parmi vous, les apôtres de la Démocratie, les difciples de notre Révolution, annoncer " que la France marchoit " aux plus grandes deftinées, & que fa profpé- " rité étoit affurée pour l'avenir." L'avenir! Mais y pouvez-vous lire ? Lequel eft le plus raifonnable, à votre avis, de juger, ou par ce qui fe paffe fous nos yeux, ou par des conjectures fur une époque voilée à nos regards ? Le mal couvre la France ; je le vois, je le fens : vous n'en difconvenez pas. Mais vous me promettez des fuites heureufes ; montrez-moi donc, en même temps, pour me perfuader, l'infaillibilité de votre jugement. De quel droit, à quel titre m'abandonnerai-je à vos flatteufes prophéties ? Quant à moi, le mal me paroît d'une nature incurable, parce qu'il eft effentiellement lié à la Conftitution ; & je compare les promeffes que vous me faites à celles que vous propoferiez à un malade, livré entre les mains des empyriques, & auquel vous diriez, pour l'encourager à fupporter les douleurs que lui donneroient leurs drogues empoifonnées : " Çela va bien ; les remèdes opèrent : le mieux

" fe

" ſe ſera bientôt ſentir." Ne voilà-t-il pas une conſolation bien adminiſtrée, ſi, en attendant le retour promis à ſa ſanté, le malheureux expire en ſe débattant dans les convulſions de la mort?

L'avenir!—Mais lorſque la loi ſacrée de la poſſeſſion a été mépriſée, les propriétés envahies, les ſpoliations réduites en ſyſtême; lorſque l'on prétend aſſocier à une grande Monarchie l'égalité républicaine; lorſqu'après avoir reconnu la néceſſité de la ſanction, de l'acceptation *libre* du Roi, on le tient en ſervitude pour lui arracher l'une & l'autre, au milieu des hurlemens & ſous le poignard des aſſaſſins (31); lorſque rejetant cette balance de pouvoirs ſi ſagement fixée dans l'organiſation de votre Parlement, on ne veut

(31) En forçant Louis XVI de ſouſcrire, dans ſa priſon, à l'aviliſſement de ſa Couronne, en lui enlevant les grâces, les récompenſes qu'il avoit entre les mains, en le mettant dans l'impuiſſance d'aſſurer l'exécution des loix, dans un royaume de 25 millions d'habitans, ils ont rendu les Rois de France les ennemis néceſſaires de la Conſtitution, les plus intéreſſés à la détruire. L'Aſſemblée Nationale a traité Louis XVI plus indignement encore, que les Etats de Suède n'avoient traité leur Monarque en 1756. On connoît les troubles qui, depuis cette époque, ont continué d'agiter la Suède, juſqu'à ce qu'en 1772 Guſtave III reſaiſit les rênes de l'Empire par une Révolution qui a immortaliſé ſon génie, & rendu le repos & le bonheur à ſes ſujets.

admettre qu'une ſeule Chambre, facile à ſe laiſſer entraîner, ſoit par d'éloquens orateurs, ſoit par des factieux entreprenans, diſpoſée à uſurper la ſouveraineté entière, ſans trouver d'obſtacles à ſon ambition, & jalouſe d'exercer tous les pouvoirs, à l'exemple de l'Aſſemblée actuelle; lorſque enfin la Foi de nos pères eſt attaquée par la Conſtitution même, & que nos Légiſlateurs proclament ſolemnellement un ſchiſme inutile, mais dont l'effet inévitable eſt de maintenir une incompatibilité, une ſciſſion éternelle entre tous les François; quel augure favorable, quelle eſpérance voulez-vous que je conçoive? Que puis-je prévoir pour les générations futures, ſinon des troubles, des guerres, des révolutions? (32)

---

(32) Il n'eſt de reſſource pour la France que dans un changement de Conſtitution. Je ſuis convaincu que ce changement eſt univerſellement déſiré: j'excepte ce qu'on appelle les *Enragés* des Clubs & de la Propagande; mais je ſuis perſuadé qu'en retenant quelques avantages obtenus, le peuple feroit volontiers bon marché du reſte. Croit-on qu'il ſe réjouiſſe beaucoup de voir la Monarchie détruite, le Roi humilié, dans les fers? Croit-on qu'il approuve le vol, la ſuppreſſion des Egliſes; qu'il ſoit fort aiſe de payer de nouveaux impôts pour les prêtres, pour les pauvres, pour l'entretien du culte; qu'il applaudiſſe au renverſement de la Religion de ſes pères, à la perſécution contre les Evêques, les Curés, qu'il honoroit? Croit-on, ſans parler ici des claſſes ſupérieures de la ſociété, que les employés de finances ſoient ravis de ſe trouver ſans état, les fabricans ſans com-

L'avenir ! — Mais où voyez-vous donc les gages de notre proſpérité future ? Quels ſont

---

merce, les marchands ſans pratique, les ouvriers ſans ouvrage ? &c. &c.

S'il eſt ainſi, direz-vous, que ne ſont-ils entendre leurs réclamations ? Pourquoi ſouffrent-ils ce qu'ils peuvent empêcher ?—— Mais pour être plus nombreux, il ne s'enſuit pas que les mécontens ſoient les plus forts. Ils ſont iſolés, ils ne s'entendent pas ; ils gémiſſent en ſecret ; ils ſavent que la nature humaine ne comporte pas une conſtance éternelle dans la perverſité, dans l'injuſtice : ils eſpèrent que la fermentation n'aura qu'un temps ; & qu'après de ſi violentes ſecouſſes, les eſprits ſe calmeront. Ils attendent patiemment cette époque ; ils l'accélèrent par leurs vœux, par la ſageſſe de leurs diſcours & de leur conduite. Tel a toujours été le caractère des hommes modérés, vertueux, pacifiques. Au contraire, c'eſt toujours par les méchans que les révolutions s'opèrent : ils ſont actifs, entreprenans, audacieux ; ils ſe rallient, ils concertent leurs meſures ; ils intriguent, ils cabalent, ils échauffent : impoſtures, calomnies, vexations, cruauté, rien ne les arrête.

Rappelez-vous votre Long Parlement ; n'étoit-il pas univerſellement improuvé ? N'inſpiroit-il pas une juſte horreur à l'Angleterre preſque entière ? Et cependant il la contint dans le ſilence par les armes, tandis qu'il prononçoit la ſentence qui fit monter Charles I ſur l'échafaut.

Nos Corps adminiſtratifs, & ſur-tout nos Clubs, ſoutenus des gardes nationales, & de quelques régimens indiſciplinés, ſuffiſent, maintenant, pour étouffer les plaintes : mais s'il venoit à s'élever un nouveau *Monk* en France, ſoyez ſûr qu'il obtiendroit le même ſuccès qu'en Angleterre.

donc ces Décrets qui doivent faire germer le bonheur parmi nous, & aggrandir nos destinées avec notre fortune ? Je cherche le bien que l'Assemblée Nationale nous a fait, & je le réduis, avec M. l'Abbé Raynal, aux Décrets qui ont assuré la liberté individuelle, établi la nécessité du consentement du peuple pour l'établissement de l'impôt, & la contribution proportionnelle entre tous les citoyens, sans distinction quelconque (33). Mais ces dispositions justes & raisonnables sont-elles même l'ouvrage de l'Assemblée ? Dois-je lui en faire honneur ? N'avoient-elles point été demandées par la Nation réunie dans les Bailliages ? Les Parlemens ne les avoient-ils point réclamées avec énergie ? Le Roi ne les avoit-il pas reconnues lui-même avant la convocation ? Ne les avoit-il pas garanties dans sa Déclaration du 23 Juin 1789, antérieurement aux Décrets de l'Assemblée ? Quoi ! pour atteindre un bien facile, promis à tous les vœux, falloit-il nous faire traverser au milieu des brigandages, des incendies, des massacres ? Falloit-il, lorsque nul obstacle ne se montroit, soulever la Nation, bouleverser le royaume, & renverser le trône ?

---

(33) Voyez la superbe Adresse de M. l'Abbé Raynal à l'Assemblée Nationale, sous la dernière Présidence de M. Bureau de Pusy.

Eſt-ce enfin par les impoſtures, par la corruption, par la misère, que l'on conduit les hommes à la liberté, à la vertu, au bonheur ?

"Vous regrettez donc le deſpotiſme," me dira-t-on, "vous voudriez donc y revenir encore ?" Non, je ne regrette point le deſpotiſme ; non, je ne veux point y revenir. Si cependant il falloit opter entre l'ancien ordre, & celui qu'on établit à ſa place, ſans doute je préférerois l'ancien. Car un Roi, fût-il pervers, vaut mieux que cent mille tyrans ſubalternes, qui exercent un deſpotiſme fatigant dans ſes détails, inſupportable dans ſes excès ; qui empoiſonnent le peuple, & ſont toujours prêts à lui faire égorger l'innocent. Mais je crois que c'eſt entre les abus de l'ancien régime, & les horreurs de celui-ci, que nous devons nous placer. J'eſpère que ſi mes citoyens veulent enfin conſulter la juſtice, & leur intérêt, nous pourrons obtenir une Conſtitution ſage, équitable, & trouver la liberté, le bonheur dans l'obſervation commune de la loi. J'eſpère, qu'auſſi heureux que vous l'avez été vous-mêmes, il ſortira de nos déſordres, & de notre anarchie, un gouvernement raiſonnable. Dites-moi, je vous prie, ceux qui abhorrèrent votre Long Parlement, & ſes impoſtures, & ſes calomnies, & ſes proſcriptions, & l'autorité qu'il avoit envahie, & les fureurs qu'il

exerçoit contre les Royaliſtes, & les fauſſes conjurations dont il effrayoit le peuple, pour le rendre féroce, & l'armée de brigands qu'il mit en marche pour arracher Charles I de ſon château de Hampton-Court, & l'emmener priſonnier au Palais de *White-Hall* (34), ceux-là, à votre avis, étoient-ils de mauvais citoyens ? Regrettoient-ils le deſpotiſme, ou cherchoient-ils à s'en affranchir ?

Un homme juſtement célèbre par ſes talens oratoires & politiques, a dit, dans le ſein des Communes (& ſon autorité a du poids ſur un grand nombre), que la Révolution de France lui paroiſſoit le plus mémorable de tous les événemens conſervés dans les annales de l'hiſtoire. Je ſuis entièrement de ſon avis, s'il a voulu dire que jamais des plans de deſtruction & d'injuſtice ne furent plus rapidement conçus, accueillis, exécutés ; jamais tant de puiſſances abattues à la fois, jamais tant de crimes moins provoqués, jamais tant de forfaits conſommés en ſi peu de temps, & avec ſi peu de réſiſtance. Ces grandes, ces terribles cataſtrophes me conſternent, mais ne m'étonnent point. Ce ſont des effets néceſſaires

---

(34) Je n'ai jamais apperçu *White-Hall*, ſans ſonger avec effroi aux Tuileries.

dans les circonſtances où elles ont éclaté. A la tête d'un peuple immenſe & ſans mœurs, placez des hommes de talens & ſans principes, & vous verrez les mêmes ſcènes ſe renouveler : bientôt les chefs flatteront la multitude, pour gagner ſa confiance ; ils ſémeront enſuite l'épouvante, pour lui mettre les armes à la main : & alors tout s'abaiſſera devant leur orgueilleuſe autorité ; tout tombera ſous les aveugles & terribles ſureurs du peuple. Telle, & plus étonnante encore, fut autrefois la Révolution produite par un ſeul homme, par ce Prophète impoſteur, qui, parvenu à communiquer un eſprit de frénéſie, parcourut la terre à la tête de ſes fanatiques agens, & fit courber les Nations ſous ſes pieds, dans le ſilence & l'adoration, par la force irréſiſtible de cet argument : *Crois, ou meurs.*

Je rends hommage aux talens de M. Fox, à ſa rapide & brillante éloquence : les larmes qui, dans ſes derniers débats, ont trois fois interrompu ſon diſcours, recommandent à tous les cœurs la ſenſibilité de ſon âme, & honorent en même temps celui qui les faiſoit couler. Mais qu'il me permette de lui dire qu'il n'a point obtenu, ſur la Révolution de France, des inſtructions auſſi ſures, auſſi exactes que ſon ancien ami, qu'il appelle ſon maître. J'oſe lui demander ſi, après

avoir lu ce que je viens d'expofer foiblement, mais du moins avec fidélité, il rediroit encore que la Révolution de France eſt la plus belle, la plus glorieuſe de celles dont l'hiſtoire faſſe mention. J'oſe lui demander s'il eſt une créature honnête, amie de la juſtice & de l'humanité, de quelque pays, de quelque profeſſion qu'elle ſoit, qui puiſſe applaudir aux moyens qui ont opéré notre Révolution, & aux effets qu'elle a produits dans le Royaume.

J'ai lu l'éloquent Orateur, le ſavant politique, ſi long-temps admiré chez vous par le parti qui s'acharne aujourd'hui à le dépriſer. Ce qu'il raconte, s'eſt paſſé ſous mes yeux. Je me ſuis trouvé placé au milieu des mouvemens ; j'en ai connu les principaux reſſorts. J'atteſte la vérité des faits rapportés par M. Burke. La peinture qu'il retrace des horreurs des 5 & 6 Octobre, répond à la réalité dont j'ai été le triſte témoin ; le jugement qu'il porte des auteurs de nos troubles, eſt conforme à l'opinion qu'en a dû prendre tout obſervateur préſent & impartial (35). Se peut-il

(35) Non, M. Burke n'a point calomnié l'Aſſemblée Nationale. Pour en dire beaucoup de mal, il lui a ſuffi d'être vrai. J'ai connu des hommes qui, dans leur enthouſiaſme pour la Révolution, ont quitté leurs provinces pour venir

peut-il qu'il ſoit devenu en but aux inſultes, aux outrages de ſes anciens admirateurs, lorſque défendant les principes d'une liberté ſage, fondée ſur l'obſervation de loix équitables, il s'élève, avec l'énergie qui le caractériſe, contre l'extravagance de notre Conſtitution, contre les crimes de l'anarchie, le brigandage, & les complots de nos réformateurs ? Se peut-il, qu'au ſein d'une Nation libre & éclairée, il ſe rencontre une ſociété d'hommes, qui ſe plaiſent à préconiſer nos inſtitutions, qui s'efforcent de répandre, parmi leurs concitoyens, nos maximes de diſſentions & de révolte, & d'appeler ainſi ſur leur patrie, tous les déſaſtres de la nôtre ? Se peut-il qu'ils s'apprêtent à célébrer notre Révolution par une fète éclatante, & à mêler leurs applaudiſſemens aux

---

admirer de près le Sénat auguſte, qu'ils ne connoiſſoient que par les journaux. Ils ont aſſiſté aux ſéances, & ſont repartis, le cœur flétri, l'âme indignée de ce qu'ils avoient vu, de ce qu'ils avoient entendu. Ils ſont aujourd'hui les ennemis les plus déclarés de l'Aſſemblée. Pluſieurs Députés à la Fédération générale en ont remporté les mêmes ſentimens. Quel homme raiſonnable en effet pourroit ſoutenir le ſpectacle habituel d'un attroupement de forcenés, qui exhalent leur fureur par des geſtes menaçans, par des injures les plus groſſières, & qui hurlent des loix avec tous les cris de la rage ?— M. le Comte de Mirabeau convenoit qu'il en étoit des décrets, comme de la cuiſine ; qu'il ne faut pas voir faire, ſi on veut la trouver bonne.

joies insensées du Champ de Mars, comme s'ils vouloient entrer en société de nos Révolutionnaires, en complicité de leurs forfaits ? Mais qu'ils songent, je les en supplie, aux calomnies, aux impostures, au brigandage, aux incendies, aux assassinats, qui ont servi de bases & d'appuis à notre Révolution : qu'ils songent à la multitude de tyrans qui couvrent la France, aux vexations, aux injustices, qui se multiplient chaque jour dans nos 83 Départemens, nos 55 Districts, dans nos 44,000 Municipalités : qu'ils songent à nos atteliers abandonnés, à la multitude des ouvriers sans ressources & sans pain, à notre commerce anéanti, à nos Colonies ensanglantées, à la banqueroute qui s'effectue pas à pas, & qui nous menace d'une subversion totale : qu'ils songent à deux cents mille ecclésiastiques indignement dépouillés, dévoués à la persécution, à la misère : qu'ils songent à trois cents mille individus, obligés de s'expatrier pour se dérober à des fureurs non méritées : qu'ils songent aux troubles, aux haines, aux dissentions domestiques qui agitent nos villes & nos campagnes ; aux victimes, plus multipliées qu'on ne pense, qui ont été successivement égorgées dans les différentes provinces de l'Empire : qu'ils songent à nos Temples profanés par mille actions révoltantes, commises dans les assemblées populaires qui s'y tiennent fréquemment ; à l'ir-

réligion propagée jufqu'aux hameaux les plus reculés, au mépris de la juftice, de l'humanité, à l'oubli des premiers principes de la loi naturelle.... Que s'ils me répondent que ces maux ne font en effet que trop réels, mais qu'ils étoient inévitables ; qu'ils feront paffagers, & qu'à leur fuite on verra la profpérité publique éclore, & la majefté de l'Empire s'aggrandir & s'étendre avec une liberté épurée : " Réfervez donc," leur dirai-je à mon tour, " réfervez vos témoignages " de réjouiffances à l'époque glorieufe que vous " m'annoncez. Mais quand les maux font au " comble, quand le bien n'eft que dans l'efpé-" rance, quand l'avenir eft douteux & certaine-" ment éloigné, n'eft-ce pas intervertir l'ordre " des événemens, que d'attacher à un fiècle de " calamités, les trophées deftinés au temps du " bonheur ? Mais au milieu des gémiffemens " & des ruines, pouvez-vous fonger à vous cou-" ronner de fleurs ? Mais lorfque le deuil eft " fur la France ; lorfque le fang fume, & qu'il " en refte peut-être encore des flots à verfer ; " font-ce des fêtes, ou des larmes, que vous avez " à nous donner ?

" Laiffez à nos Révolutionnaires le foin de " célébrer leur propre ouvrage ; laiffez-les faire " parade de leurs innovations, élever des arcs de

" triomphe ſur leur paſſage, ériger des trophées
" éphémères à leurs immortels Décrets. Ne
" voyez-vous pas qu'ils ont beſoin de frapper les
" ſens du vulgaire, d'exalter ſon imagination,
" & de lui faire croire qu'apparemment la Ré-
" volution eſt heureuſe, puiſque l'on accourt de
" tous les points de l'Empire pour en ſolemniſer
" l'époque ? Car la multitude ne réfléchit point
" aſſez pour comprendre que ſi la Conſtitution
" étoit fondée ſur des principes de raiſon &
" d'équité, elle ſe ſoutiendroit, par ſa propre
" force, ſur ces baſes éternelles, & qu'il ſeroit
" inutile de l'étayer par des illuſions menſon-
" gères, par des repréſentations pompeuſes &
" théâtrales. Mais vous, Meſſieurs, qui n'avez
" pas les mêmes motifs, vous qui n'avez point
" de crimes à vous faire pardonner, ni de boule-
" verſement à faire réuſſir, quel motif vous
" engage à célébrer la Révolution de France ?
" Vous dites : Une Révolution qui affranchit
" 25 millions d'hommes du joug de la tyrannie,
" doit être applaudie par les amis de l'humanité.
" Mais une Révolution qui briſe tous les reſſorts
" de la ſociété, & plonge 25 millions d'habitans
" dans tous les maux de l'anarchie, ne réclame-
" t-elle pas, à meilleur droit, les larmes des amis
" de l'humanité ? Prenez-y garde : votre paſſion
" pour la liberté exagère à vos yeux les abus de

" ce que vous appelez notre ancien deſpotiſme.
" Ils étoient grands, ſans doute, & le temps étoit
" venu d'y porter remède. Mais on ſe plaît
" aujourd'hui à en charger le tableau, pour juſti-
" fier des abus mille fois plus déplorables encore.
" Nos impôts étoient onéreux, mais beaucoup
" moins que les vôtres. Ils avoient ceſſé d'être
" conſentis par les Etats-généraux; mais avant
" de les convoquer, le Roi avoit de lui-même
" reconnu le droit de la Nation. Vous avez vu
" frapper quelquefois des coups d'autorité; vous
" avez vu quelques Miniſtres abuſer indignement
" de leur pouvoir; mais enfin vous comptez
" leurs victimes; celles de la Révolution ſont
" innombrables. L'Aſſemblée Nationale en a
" plus fait dans deux ans, que les Rois & leurs
" Miniſtres dans pluſieurs ſiècles. Vous parlez
" de notre ancien eſclavage; & nous l'avons
" changé pour la licence! Vous parlez de l'au-
" torité royale: elle étoit paternelle pour nous;
" & en la perdant, nous ſommes tombés dans
" le plus effréné deſpotiſme: deſpotiſme de l'Aſ-
" ſemblée Nationale; deſpotiſme du Club des
" Jacobins, & de ſes trois cents affiliés; deſpo-
" tiſme des municipalités; deſpotiſme des diſ-
" tricts, des départemens, des gardes nationales.
" Tout ce qui ne tient à aucun de ces corps,
" gémit ſous le joug, & ſous la plus intolérable
" inquiſition.

« Dans les temps de notre Monarchie, vous
« avez vu fleurir parmi nous les ſciences & les
« arts ; vous avez vu des armées impoſantes, &
« ſouvent victorieuſes : la circulation du numé-
« raire, l'activité du commerce, la richeſſe de
« nos Colonies, entretenoient l'abondance & la
« vie dans l'Empire : l'urbanité, la douceur, la
« gaieté des François, attiroient & fixoient au
« milieu d'eux, les étrangers de toutes les parties
« de l'Europe. Que les temps ſont changés ! le
« commerce anéanti, le numéraire diſparu, les
« manufactures, les atteliers ſans mouvement,
« l'inſubordination dans l'armée, une défiance
« générale répandue entre les citoyens, des exé-
« cutions illégales & ſanglantes, des cruautés
« qui outragent la nature & déshonorent le ca-
« ractère nationale : tant de malheurs ont enfin
« étendu ſur la France un lugubre nuage ; & ce
« royaume, autrefois ſi floriſſant, n'offre plus au-
« jourd'hui que l'appareil des armes, l'inquiétude
« de ſes habitans, & l'image déſolante du déſordre.

« Ne penſez pas qu'à la diſtance où vous êtes
« placés, vous puiſſiez vous former des idées
« exactes de notre Révolution, par la lecture de
« quelques journaliſtes ſoudoyés, ou par les récits
« atténués de quelques Anglois électriſés dans
« les Clubs de notre capitale, & dont l'eſprit

“ exalté, ou la jeuneſſe bouillante, irréfléchie,
“ adopte trop vivement ce qui paroît avoir
“ un caractère de liberté & d'indépendance.
“ Franchiſſez vous-mêmes l'intervalle qui vous
“ ſépare; allez contempler notre Aſſemblée
“ Nationale: parcourez enſuite nos provinces;
“ interrogez, non pas des Clubiſtes, mais les
“ habitans paiſibles. S'ils vous diſoient les haines,
“ les injuſtices, les vexations qui s'exercent; ſi
“ vous obſerviez de près l'effroi, la conſternation
“ des hommes honnêtes de toutes les claſſes,
“ l'acharnement & le pouvoir des méchans,
“ l'affligeant ſpectacle de la misère qui ſe ren-
“ contre à chaque pas, je ſuis bien ſûr que vous
“ reſſentiriez une atteinte profonde de triſteſſe;
“ je ſuis bien ſûr que vous fuiriez, en gémiſſant,
“ une terre malheureuſe & flétrie; je ſuis ſûr
“ que, de retour en Angleterre, vous vous atta-
“ cheriez davantage à votre Conſtitution; &
“ que, loin de préparer des fêtes pour célébrer la
“ nôtre, vous ne parleriez de nos calamités que
“ pour les écarter à jamais de vos concitoyens.

“ Pardonnez ce mouvement échappé à ma
“ ſenſibilité. Quand je vois ma Patrie dans les
“ convulſions, quand je reſſens toutes les plaies
“ qui la tuent, il m'eſt impoſſible d'apprendre
“ avec indifférence que nos ſcènes tragiques &

" ſanglantes vont être traveſties, parmi vous,
" en des ſcènes d'allégreſſe & de triomphe.
" Ce contraſte, je l'avoue, eſt hideux à ma pen-
" ſée, & déchirant à mon cœur. Ne croyez pas,
" cependant, qu'en blâmant vos projets de ré-
" jouiſſance, je veuille offenſer votre humanité.
" Je ſerois peiné que vous puſſiez m'en ſoup-
" çonner. Je ne veux que vous apprendre nos
" malheurs. Vous les expoſer, c'eſt vous avertir
" de prendre garde de les attirer imprudemment
" ſur vous-mêmes. Je m'alarme pour vous,
" quand je ſonge que, dans un attroupement
" conſidérable, la diſcorde peut accourir ſubite-
" ment pour mêler le trouble, & allumer dans
" vos foyers une révolution que je regarde
" comme le plus terrible fléau de la vengeance
" divine. En vous parlant ce langage, j'ai cru
" remplir un devoir de reconnoiſſance pour la
" ſûreté, la bienveillance, que j'ai trouvées parmi
" vous. Daigne le Ciel maintenir la concorde
" & la paix ſur une terre hoſpitalière !"

Je termine cette longue digreſſion avec ma Lettre. Je vous avois promis, Monſieur, de vous préſenter, dans un tableau raccourci, les moyens qui ont opéré la Révolution, & de marquer à leur ſuite les effets qu'ils ont produits dans l'Empire. J'ai expoſé les faits, tels que je les ai ob-

ſervés

ſervés à leur ſource, & tels qu'ils ont éclaté dans le monde. Quant aux affections que j'ai reſſenties, & que je ne vous ai point déguiſées, c'eſt à vous de juger ſi elles ſont exagérées.

Je n'admets point toutes les opinions des Ariſtocrates. Je rejette les principes des Démagogues ; je déteſte leur conduite politique. Je tiens à la Religion de mes pères. J'aime mon Roi. Je déſire le bonheur de tous mes concitoyens ; que ne puis-je le ramener au milieu d'eux ! Je l'acheterois avec joie, au prix de tout mon ſang. Je voudrois qu'il ne fallût qu'une victime, & que j'obtinſſe d'être accepté. Heureux ! ſi mes yeux, avant de s'éteindre, voyoient diſparoître les haines, les diſſentions, les vengeances, & ſi mon dernier regard appercevoit ſur ma Patrie l'aurore de la paix, & de la félicité publique !

F I N.

A LA

BIBLIOTHÈQUE CIRCULANTE

DE

M. HOOKHAM,

Nº 15, *Old Bond-Street, vis-à-vis de Stafford-Street,*

Les Souſcripteurs jouiſſent de plus d'avantages qu'on n'en trouvera dans quelque autre Bibliothèque que ce ſoit, & plus particulièrement les perſonnes qui réſident à la campagne ; car, outre qu'on peut avoir recours à la très-grande Collection de Livres Italiens, François, & Anglois, déjà exiſtante chez le Sieur Hookham, les Souſcripteurs, pour Trois Guinées par an, reçoivent tous les Pamphlets, & Livres nouveaux, auſſi-tôt qu'ils ſont publiés. Le nombre de livres qu'on peut avoir à la fois, eſt douze pour les perſonnes qui réſident en ville, & vingt-quatre pour celles qui réſident à la campagne : & le Sieur Hookham ſe procurera tous les livres en-quarto, en-octavo, & en-douze, qui ne ſe trouvent pas encore dans ſon Catalogue. A ceux qui paient Deux Guinées par an, le nombre, pour la ville, eſt de huit, & de Seize pour la campagne : à ceux qui paient Une Guinée & Demie, ſix pour la ville, & douze pour la campagne : à ceux qui ne paient qu'Une Guinée, quatre pour la ville, & huit pour la campagne.